

RACHILDE

# Portraits d'Hommes

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR NEL AROUN

ALFRED VALLETTE. — MAURICE BARRÈS. — WILLY  
JULES RENARD. — JEAN LORRAIN  
ALBERT SAMAIN. — PAUL VERLAINE. — JEAN DE TINAN  
LAURENT TAILHADE. — JEAN MORÉAS  
LÉON BLOY. — LOUIS DUMUR. — REMY DE GOURMONT  
PAUL LÉAUTAUD. — LÉON DELAFOSSE

*Huitième édition*



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX

Du même auteur :

AU MERCVRE DE FRANCE

LES HORS NATURE, <i>mœurs contemporaines</i> .....	1 vol.
LA TOUR D'AMOUR.....	1 —
L'HEURE SEXUELLE.....	1 —
LA JONGLEUSE.....	1 —
CONTES ET NOUVELLES, suivis du THÉÂTRE.....	1 —
LA SANGLANTE IRONIE.....	1 —
L'IMITATION DE LA MORT.....	1 —
LE DESSOUS.....	1 —
LE MENEUR DE LOUVES.....	1 —
SON PRINTEMPS.....	1 —
L'ANIMALE .....	1 —
DANS LE PUITS, ou la Vie inférieure, 1915-1917, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard .....	1 —

CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS

MONSIEUR VÉNUS (Flammarion).....	1 —
LA HAINE AMOUREUSE (Flammarion).....	1 —
LE CHATEAU DES DEUX AMANTS (Flammarion).....	1 —
LA SOURIS JAPONAISE (Flammarion).....	1 —
LES RAGEAC (Flammarion).....	1 —
LE GRAND SAIGNEUR (Flammarion).....	1 —
AU SEUIL DE L'ENFER (Flammarion), en collaboration avec F. de Homem-Christo .....	1 —
LE PARC DU MYSTÈRE (Flammarion), en collaboration avec F. de Homem-Christo .....	1 —
LA PRINCESSE DES TÉNÈBRES (Calmann-Lévy).....	1 —
LE THÉÂTRE DES BÉTES (Les Arts et le Livre).....	1 —
LA MAISON VIERGE (Ferenczi) .....	1 —
L'HÔTEL DU GRAND VENEUR (Ferenczi).....	1 —
REFAIRE L'AMOUR (Ferenczi).....	1 —
MADAME DE LYDONE, ASSASSIN (Ferenczi).....	1 —
MADAME ADONIS (Ferenczi).....	1 —
LE PRISONNIER (Editions de France), en collaboration avec André David .....	1 —
POURQUOI JE NE SUIS PAS FÉMINISTE (Ed. de France).....	1 —
ALFRED JARRY OU LE SURMALE DE LETTRES (Graasset).....	1 —
LA FEMME AUX MAINS D'IVOIRE (Editions des Portiques) .....	1 —
LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE (Kundig).....	1 —

PORTRAITS D'HOMMES

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*11 exemplaires sur Hollande van Gelder numérotés à la presse  
de 1 à 11*

*165 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés de 12 à 176*





B.P.

Z (RAC)

RACHILDE

# Portraits d'Hommes

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR NEL AROUN

ALFRED VALLETTE. — MAURICE BARRÈS. — WILLY  
JULES RENARD. — JEAN LORRAIN  
ALBERT SAMAIN. — PAUL VERLAINE. — JEAN DE TINAN  
LAURENT TAILHADE. — JEAN MORÉAS  
LÉON BLOY. — LOUIS DUMUR. — REMY DE GOURMONT  
PAUL LÉAUTAUD. — LÉON DELAFOSSE

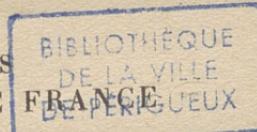
MULTIÈME ÉDITION



Exclu du Prêt

PZ 3185

PARIS  
MERCURE DE FRANCE  
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



MCMXXX

E.P.  
PZ 3185  
C.M09687

REED

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

Copyright by MERCURE DE FRANCE 1930.

ALFRED VALLETTE  
UN PEU DE PRÉHISTOIRE  
(1884-1885)



EN ce temps-là l'esprit de la littérature soufflait sur les bocks du cabaret de la *Mère Clarisse*, appelé familièrement ainsi par ses habitués. Un cabaret dit *alsacien*, où la bière de Strasbourg venait de Strasbourg même ! Petit coin de la rue Jacob, un peu sombre, tranquille, n'accrochant pas le regard par des tons violents, seulement, orné de bons tableaux du peintre Feyen-Perrin, barques de pêche et vues du large sans trop de houle pour les promenades berceuses de la rêverie.

Se réunissaient là, autour de cinq ou six tables, des hommes faits pour s'entendre à mi-voix : Van Muyden, graveur de talent, qui esquissait les têtes de ses amis sur un album, malheureu-

sement perdu, Charles Cros, Beauclair, Montaigu, le peintre, Alfred Poussin, Paul Morisse, Albert Samain, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Georges Lorin, Marsolleau, Paul Arène, Metcalf, William Vogt, Édouard Dubus, Louis Denise, Ratez, Raoul Dumon, Bonheur, l'ami et conseiller d'Albert Samain, Alfred Vallette...

Discussions toujours courtoises et paradoxes souriants qui n'affirmaient que le plaisir de risquer des mots neufs sur le vieux tapis de la controverse.

Ceux qui vont aujourd'hui au *Bœuf sur le toit* et ont la coutume de lire les derniers communiqués des batailles littéraires sur des murs tendus de drap d'or seraient étonnés, sinon gênés, de retrouver ce modeste endroit où des gens les plus simples du monde célébraient

entre eux, dans une ombre discrète, une espèce d'office religieux en l'honneur de la Littérature, déesse que les plus fervents n'osaient implorer par son nom. On ne la priait pas dans un but intéressé, on ne lui demandait point de miracle et on était pourtant certain de son existence, ce qui suffisait à combler ses fidèles. Timides les uns, réservés les autres, plusieurs cachaient pudiquement leurs enthousiasmes, redoutant les profanes ou les railleurs... et quelques types de ces amoureux d'art moururent de leur passion sans en avoir bien connu toute la néfaste puissance.

On y buvait modérément. On y fumait davantage, car les nuages bleutés du tabac favorisent les divines apparitions. On y citait des vers, anciens ou nouveaux, sans les déclamer en s'appuyant contre

une colonne... mais ils avaient, ces vers, presque tous la *consonne d'appui*. On y commentait des articles de journaux sans vitupérer et, souvent, un très jeune s'emportait, noblement, contre un pontife ou un poncif.

Il n'y avait pas là d'*écoles*, prônées ou définies, de classifications aux étiquettes barbares.

Le naturalisme expirait sous le lourd écroulement de ses propres pierres de taille, si mal retenues par le ciment de critiques ennuyeuses, et on aspirait à des choses plus serrées, plus subtiles, mais personne ne se déclarait prophète et on pensait, d'un commun accord, que le génie est d'une essence tellement rare qu'on doit en avoir peur, d'une peur hésitant entre la crainte de la folie et le commencement de la sagesse.

En fait d'écoles, y eut-il jamais, du reste, que le farouche désir... de renverser l'ancienne, celle qui sut s'imposer au public ?... Lorsqu'on a beaucoup vécu, on s'aperçoit que les plus redoutables révolutions, en art comme en politique, n'amènent qu'à des évolutions plus lentes. Quand tout est par terre, il arrive un homme tête, un révolutionnaire ayant réfléchi, qui ramasse, entasse, met de l'ordre à sa manière, et construit un nouveau monument avec d'anciens matériaux.

Cependant le *symbolisme* fut une belle manifestation d'art, faite par des artistes sincères, mais, à y bien songer, ce ne fut peut-être que la silhouette du vieux romantisme collée sur un étendard de papier de luxe, une sorte de somptueux épouvantail hallucinant auquel on ajou-

tait, selon les circonstances, le chapeau du jardinier en chef de la nouvelle culture, qu'on ne choisissait pas toujours avec discernement : tantôt une paille percée, tantôt un bicorné à plumes, et parfois la casquette d'un employé de banque. Il sortit de tout cela quelques bonnes aventures pour des mots oubliés de la langue française, dont on ignorait relativement le véritable sens. Et en mettant la charrue devant les bœufs, on laissa pousser, dans le champ réduit à l'état sauvage, une herbe libre qui tout en n'étant pas du meilleur blé de France pouvait encore servir de tisane dépurative à certaines crises de gâtisme chez les chers Maîtres.

On luttait à coups de poésies transcendantes qui ne... tranchaient rien du tout, pas même les différends sur la syntaxe, et on peina sur des livres abscons

qui prenaient du temps à leurs auteurs tout en épargnant celui du lecteur. La littérature qui produit le moins est toujours la plus respectée : il vaut mieux n'écrire qu'un chef-d'œuvre. Quand il y en a plusieurs, dans la vie d'un écrivain, fussent-ils très ratifiés, ils ne font qu'embrouiller l'idée qu'on désire avoir de lui. Un bon livre c'est une légende ; trois ou quatre bons livres égarent les opinions. Le critique préfère en demeurer au premier et les lecteurs s'imaginent que *ça n'est plus du même...*

Si tous n'en moururent pas, durant ce combat héroïque, tous en furent frappés au meilleur coin de la médaille.

Dans la dernière guerre, *la vraie*, il y a des gens qui se trouvèrent guéris de leurs crampes d'estomac en vivant sous les obus alors que d'autres, bien portants

et robustes, furent écrasés par la mitraille ! Il a donc survécu du symbolisme des auteurs solidement trempés, ayant parcouru tous les dictionnaires, reprenant goût au français tout court, et ceux qui en sont morts ont droit à la couronne du martyre, laquelle vaut bien le pain quotidien (ou celui *des quotidiens*) au regard de l'éternité.

. . . . .  
Toujours hermétiquement serré dans un veston-dolman qui ne laissait passer, du faux col, qu'un mince filet de linge, les cheveux en brosse, drus et bruns, la moustache rousse, ou roussie par les multiples cigarettes, le masque grave, aux traits réguliers, l'œil incisif, Alfred Vallette paraissait un peu trop sérieux, l'air d'un officier en bourgeois, mais s'égayait volontiers, au sujet d'un détail

perçu de lui seul, jusqu'à la raillerie la plus impitoyable.

Le futur directeur de la revue que vous savez parlait souvent de Flaubert en ces réunions intimes de la *Mère Clémence*. Avec Albert Samain et Paul Morisse, les poètes tendres et délicats, il devait sur une prose plus sévère, qu'il voulait impeccable, la résumait d'un mot coupant, revenant habituellement dans ses conversations : *synthèse*. Le naturalisme l'offusquait presque autant que les tirades romantiques et, s'il prisait fort les perfections techniques de Baudelaire, il gardait un sourire narquois devant les mèches éparses des Muses 1830. Saisir la vie dans ce qu'elle a de bon ou de mauvais, par le menu détail, soigneusement choisi, fixer le paysage par sa nuance propre et non par l'état *d'âme*

d'un seul témoin, décrire un être en le montrant par ses gestes sans y ajouter des intrigues inutiles à sa personnelle psychologie, était le travail qui le préoccupait avant même la conception du roman. Comme il le prétendait, une vie ne suffirait peut-être pas pour accomplir convenablement une pareille tâche. Plaire à un public capricieux, amateur d'images violentes, ou aimables, sans proportions avec le sujet, ne l'inquiétait guère et il ne se doutait pas que ce qu'il cherchait dans le juste milieu du réalisme n'était rien de moins que la trouvaille de l'absolu !... Dès qu'il s'en rendit compte, ou que la vie vint le forcer au fond de ses retranchements, il cessa d'écrire... ce qui est peut-être la plus noble façon de renoncer à l'art pour le seul amour de l'art. Il eut pourtant le *loisir* de créer une

œuvre sincèrement réaliste, aussi loin du naturalisme que du romantisme, merveille de patience et de vérité qu'un éditeur (oh ! les éditeurs !) accepta en l'affublant d'un titre ridicule. Mais la puissance du souvenir de ce livre est encore telle chez les survivants du petit cénacle, que lorsqu'on leur en parle ils peuvent en citer, de mémoire, certains passages. J'ai dit : *loisir* à dessein au sujet d'une œuvre de grand labeur, parce que les écrivains de cette époque-là faisaient tous un autre métier que celui d'homme de lettres. Ils écrivaient vraiment pour leur satisfaction et selon leur conscience.

Albert Samain était dans un bureau de l'Hôtel de Ville. Alfred Vallette dirigeait un atelier de lithographie, et est-ce que le fondateur du Théâtre-Libre,

Antoine, le grand Antoine, ne fut pas employé à la Compagnie du gaz ?... Ce qu'il leur fallait risquer de tours de force pour aller renouer avec l'autre étude, encore mystérieuse ! Mais aussi quelle ivresse dans ce plaisir jusqu'à un certain point défendu... dont les écrivains modernes ont fait un métier permis ! (Qu'on veuille bien remarquer que je ne juge pas : je constate. Ancienne par l'âge et moderne par l'utilisation insolente du procédé, je ne blâme qui-conque ! Mais j'ai été assez blâmée par les critiques des deux époques pour avoir, ou *prendre* le droit de dire toujours ce que je pense, dussé-je encourir perpétuellement toutes les foudres !)

Alfred Vallette, bourgeois de Paris, issu d'une lignée de bourgeois bien rangés, bien sages, avait et a toujours tous les

excès en horreur... à part les excès de travail ! S'il abandonna le travail littéraire pour lui, il l'organisa volontiers pour les autres et devint, sans le savoir, ni le vouloir, un animateur, celui de son groupe. Et ce qui fut d'abord, pour ce groupe fondateur, un passe-temps d'art entre soi, devint une revue, celle qui eut longtemps l'honneur d'être appelée : *la Revue des Deux Mondes des jeunes* !

Ce qui différencie le bourgeois racé de l'aristocrate ou plutôt de l'autocrate, c'est le mépris du panache (en l'espèce : de la spéculation), panache du luxe ou panache de guerre, mais la destinée n'épargne pas ceux qui doivent *animer, réunir, diriger* ; des hommes de valeur

*Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,*

le premier qu'on choisit pour le lier, peut-être le crucifier à une œuvre, c'est celui qui acceptera la plus lourde tâche, qui saura trouver son bonheur en obéissant à la plus exigeante des consignes et demeurer le soldat vainqueur, peut-être malheureux !

Nul ne saura jamais, excepté le journaliste qui signe ces lignes, de quelle patience, de quelle abnégation et de quelle terrible clairvoyance Alfred Vallette dut s'armer pour enserrer dans les liens de toutes les précautions le petit être turbulent que fut cette revue à son berceau ! J'entends d'ici les bons camarades, vieux ou jeunes, se chuchoter à l'oreille : « Parbleu ! Nous en ferions tous autant si nous étions sûrs d'en arriver là. » Non ! Personne, je vous le jure, n'en voudrait faire autant pour en arriver à s'être tout

---

simplement privé de la seule joie intellectuelle de ce monde : vivre son rêve, rester libre, faire de la littérature pour *soi*, se mettre *soi* dans une formule au lieu d'y maintenir les autres. Car, lorsqu'on dirige une revue, ce n'est pas une fois qu'il faut éprouver tout l'enthousiasme de la conception d'une œuvre, *c'est tous les jours*, et *tous les jours* il faut mettre son cerveau au service de tous les cerveaux qui la forment... sinon cherchent à la déformer !

C'est la main de fer... dans le gant de *papier* et si on a la poigne suffisante pour ne pas s'y briser les doigts on peut y user son enthousiasme...



MAURICE BARRÈS

L'IMMORTELLE PROVINCE



ON attend... La vie des lettres commence toujours par là. (La vie tout court, aussi, d'ailleurs. Qui donc peut se suffire de l'heure présente ?)

Le bureau-salle d'attente de ce train-train littéraire est dans un désordre inouï. Des papiers maculés d'encre, des livres sans couverture, s'entassent par terre ou sur des tables et, au fond, il y a un guichet fermé, un grillage hostile derrière lequel se dresse un paquet soigneusement cacheté, ficelé, comme pour un prochain départ le dernier wagon. Le mot : *caisse*, en cuivre, illumine le vide.

Aux deux bouts d'une banquette mise à la disposition du public, deux personnages se morfondent : un monsieur,

une dame. Le monsieur est un grand garçon de vingt-deux ans, correctement vêtu, avec une pointe d'élégance. La dame a l'air d'une petite institutrice pauvre, très sérieuse malgré son évidente jeunesse ; robe de laine noire, veste noire de coupe droite ; un feutre masculin cache des cheveux courts, une originalité à cette époque et, anomalie, une voilette blanche, très tirée sur le visage. Elle baisse les yeux en feuilletant un livre qu'elle ne lit pas. Alors le grand garçon, qui s'ennuie, fait tout ce qu'il peut pour éveiller son attention. Il se lève, se promène de long en large, tourne, finit par fredonner n'importe quoi d'une voix relativement fausse. Enfin il s'arrête devant la jeune fille :

— Pardon, mad... mademoiselle, suis-je indiscret en vous demandant si vous

attendez l'éditeur ? Est-ce que vous le connaissez ?

La voix est enrouée, beaucoup plus âgée que la bouche.

La jeune personne lève des yeux sauvages, répond, d'un ton martelé, pas aimable du tout :

— Naturellement, puisque c'est le mien.

— Ah ! Vous avez un livre ici ? Moi, c'est une revue et ça va fort mal. Je n'arrive pas à rejoindre cet imprimeur. On me donne rendez-vous pour des épreuves et il n'y a aucun employé qui puisse me renseigner. C'est insensé !... Qu'est-ce que c'est que votre livre ? Des histoires pour les enfants ? Ah ! très bien ! Il y a des images. Pas fameux, ces dessins ! Vous êtes dans l'enseignement ?

La jeune fille, de plus en plus distante :

— Non. J'ai réuni quelques nouvelles, des contes pouvant être donnés en volume d'étrennes ou en prix. Je tenais beaucoup à cet ouvrage et voilà que l'éditeur fait faillite juste le jour de la mise en vente.

— Avez-vous remarqué, mademoiselle, que dès qu'on tient à une réalisation la chance vous manque de parole ? Je finis par croire qu'il ne viendra pas... ni garçon de bureau, ni domestique... le désert !

Au même moment une porte s'ouvre et on aperçoit, spectacle touchant sinon inopportun en la circonstance, une grosse femme très mal peignée, la figure encore bouffie de larmes, un bébé sur les bras pendant qu'un autre s'accroche à ses jupes.

— Monsieur et Madame, débite-t-elle comme une leçon apprise, mon mari est

en discussion avec le personnel de son imprimerie. Il me charge de vous dire qu'il n'a pas le temps de vous recevoir. Vous pensez bien que nous sommes plus malheureux que vous autres (accent du Midi : *vous otres*) de ce qui nous arrive ! Vous vous adresserez au syndic. Moi je n'y connais rien, je ne peux rien vous dire...

Le jeune homme affecte une grande courtoisie.

— En effet, ceci ne regarde plus que les gens de loi. Nous regrettons de vous avoir dérangée, chère madame.

La jeune fille désignant le paquet ficelé, derrière le grillage :

— Est-ce que je peux avoir mon service de presse ? Je sais qu'il est là et votre mari m'avait écrit de venir le chercher.

La femme hésite, puis murmure en reniflant fort :

— Il ne m'a pas prévenue de ça. Il est parti pour la journée. Maintenant tout est sous *séquestre* (elle prononce : *séquesse*). Faut toucher à rien, bien sûr. C'est dangereux.

Elle s'en va et referme soigneusement la porte sur elle et ses enfants. La jeune fille en noir se met à rire, d'un rire rageur.

— Et mes livres sont là ! Je pourrais toujours les distribuer. C'est tout ce que je retirerai de l'aventure !

La demoiselle semble réfléchir, examinant successivement le guichet fermé et le jeune homme aimable.

— Dites donc, monsieur, si vous passez le bras par-dessus la grille, vous qui êtes grand...

Il la regarde, très amusé :

— A quoi bon un service de presse puisque vous n'avez pas même l'espoir de vendre une édition de votre livre. Cadeaux inutiles !

La jeune fille sort de la poche de son veston une lettre.

— Lisez, monsieur. J'ai le droit. Pourquoi cette femme ne veut-elle pas me les donner ?

La voix est nette, autoritaire. Le jeune homme croit deviner que cette petite institutrice a l'habitude de tancer des gamins turbulents. Il ne daigne pas lire. Il passe le bras au-dessus du grillage, saisit le paquet par sa ficelle et le lui tend.

— Pas très lourd, votre bagage littéraire, mademoiselle, raille-t-il avec un brin d'insolence.

— Croyez-vous ? fait-elle d'une voix plus sourde.

Elle s'empare du paquet, mais pas assez vite pour que le jeune homme en se penchant dessus ne puisse lire un nom étrange, un nom qu'il connaît :

— Vous ! L'auteur de *Monsieur Vénus* ?

Elle hausse les épaules sans dire merci, tourne prestement les talons et s'en va.

Dans la rue, il la rejoints, la suit, très ému :

— Mademoiselle, je vous supplie de m'excuser ! Je viens de me conduire comme un rustre. Est-ce que je pouvais deviner, moi, que l'auteur de... faisait aussi des histoires pour les petits enfants ? Permettez-moi de les porter au moins jusque chez vous ? Alors ? vous avez vraiment écrit ce livre effarant, effrayant et si... délicieux ? Ce qu'il me hante, ce

roman-là ! (Il bredouille de plus en plus.) Mais que signifie cette plaisanterie ? Un livre d'étrennes ? C'est encore plus effarant, plus terrible que l'autre histoire ! Ah ! par exemple, vous allez m'expliquer ça !... Vous vouliez leur prouver que vous avez plusieurs cordes à votre... lyre ? Mais c'est vous abaisser, implorer un pardon, c'est une faiblesse, mademoiselle, ou il faut supposer que vous ne savez pas ce que vous écrivez. Mademoiselle, je vous en prie, ne boudez pas contre quelqu'un qui aime sincèrement l'audace de votre œuvre.

Peu à peu, le long des quais, ils finissent par mesurer et accorder leurs pas.

Ce ne sont plus que des flâneurs qui dissertent au sujet d'un livre découvert dans les cases des marchands de vieux bouquins. Il critique, ou s'enthousiasme

avec un esprit des plus libres, mais d'où il exclut tous propos libertins. Elle riposte et se déride, mise en confiance par la grande intelligence de ce collégien, féru de lettres. Il sent qu'il est en présence d'un étrange animal traqué, que la moindre plaisanterie de mauvais goût fera fuir. Cette jeune personne énigmatique est pourtant d'une bonne famille de province. Ils sont donc tous les deux du même pays ! Il tient enfin son phénomène. On lui a tellement raconté de choses : la condamnation en Belgique, les deux ans de prison, les deux mille francs d'amende ! Et il a lu des articles féroces ou franchement stupides, surtout celui du célèbre tombeur des jeunes de ce temps-là, le sieur Fouquier, où on la traitait « d'Aphrodite à longue chevelure d'or... »

— Alors que vous êtes brune et que

---

vous portez les cheveux courts ! Si tout est du même genre...

Il comprend très bien son humeur farouche. Une femme pauvre est toujours trop entourée. Quand on aime, par-dessus tout, son indépendance et qu'on a quitté le bien-être de la maison de naissance où l'on vivait à l'abri de toutes les misères sociales et morales, on ne saurait trop se garer du passant curieux. Que désire-t-elle, au juste ? Gagner sa vie : *réussir* (en ce temps-là on ne disait pas *arriver*) à se faire un nom ? Quelle ambition pour une jeune personne d'un si... mauvais caractère !

— Oh ! je connais la famille, la grande bourgeoisie !... où l'on vous refuse de la lumière pour écrire, le soir, parce que la littérature est un art défendu aux jeunes filles comme il faut. Et si vous saviez,

monsieur, comme cela me réjouit de ne pas manger à heure fixe... et même de ne pas manger du tout !

Elle dit son mépris de l'argent et lui son appétit de vraie gloire. Ils se comprennent admirablement et sont absolument à l'opposé l'un de l'autre.

— Moi, déclare naïvement le jeune homme, je rêve d'être empereur, oui, prince quelque part, n'importe où... En attendant, quand vous reverrai-je, mademoiselle ? (Il songe, tout à coup, qu'elle ne lui a même pas demandé son nom) et il se présente, timidement : Le directeur des *Taches d'encre*, monsieur Maurice Barrès.

Et le grand garçon, à la fois intéressé et rieur, lui remet, respectueusement, le paquet de ses petits contes pour enfants :

— Voici votre véritable erreur, mademoiselle, *mademoiselle... Baudelaire*, gronde-t-il avec un sourire malicieux. Si je pouvais écrire un article sur vous, c'est comme cela que j'essayerais de vous faire passer à la postérité...

N'en déplaise aux critiques solennels qui pontifient, aux snobs qui bêtifient et au grand public qu'on mystifie, les académiciens ont commencé par être jeunes et ne sont pas toujours nés avec une ligne de conduite qui les a dirigés tout droit vers la Coupole. Le succès, ou l'insuccès, comme le mouvement, dérange assez souvent les lignes. Combien d'hommes de génie... n'en auraient pas si on les avait conspués dès leurs débuts ! Certaines personnalités sont pareilles aux plantes de serre ; elles ont besoin de protection, de tuteur et de vitrines bien

exposées aux rayons du soleil. Le sombre cerveau de Verlaine ne se serait peut-être point accommodé d'une conduite régulière, mais le limpide esprit de Barrès, son atticisme, ne se serait peut-être pas épanoui dans l'obscurité de la vie des bohèmes. L'essentiel, pour les gens de lettres, est de découvrir leur milieu.

Maurice Barrès, prince de la jeunesse, élu plus tard, par une fort bonne compagnie de jeunes hommes qui croyaient en lui et que soutenaient de vieux politiciens habiles, eut d'abord l'idée de devenir un révolté parce que tous les ambitieux, de nobles ambitions, ont cette idée-là. Il s'arrangea donc pour vivre à Athènes sous Périclès. Ce qu'il désirait, d'instinct, c'était persuader une foule du haut d'un péristyle, mais desservi par son accent un peu embarrassé, il aurait échoué dans

un rôle de simple tribun sans la perfection de son langage écrit. J'oserai dire que la politique ne fut que son violon d'Ingres ! Il fit, durant les premières années de son noviciat de démocrate, de la révolution *à froid*.

Je me souviens d'une émeute au Boullant, parmi une cohue d'étudiants très animés qui clamaient des colères plus ou moins séditieuses et renversaient des tables, pendant laquelle séance il me disait, moqueur : « Il faudrait *résumer*, ces farceurs-là ne savent pas ce qu'ils veulent. » Nous étions bien sagement dans un coin de la salle en train de manger des gâteaux. « Est-ce que vous le savez, vous ? » — « Oui... seulement ils ne me laisseront pas finir ! » Et il m'expliqua fort lucidement de quoi il s'agissait. En ce temps-là, presque toujours vêtue en homme, je ne

m'inquiétais pas plus des convenances sociales que de socialisme ; d'un bond, je fus sur notre propre table, et je me mis à *résumer*... d'une voix tellement claire et avec de telles précisions, que j'obtins d'abord mon premier succès d'éloquence intempestive et qu'ensuite un sergent de ville me cueillit au vol pour me conduire au poste... « Et lorsqu'on songe, s'écriait Barrès dégoûté de l'aventure, que vous n'étiez pas convaincue du tout de ce que vous leur disiez... » — « Justement, répondis-je non moins dégoûtée des émeutes, c'est pour ça que ça prenait si bien. Je pouvais soigner ma diction ! »

Il fréquenta des anarchistes en dilettante et les petits cénacles littéraires en amateur. Il rencontra, chez moi, des gens qui s'offensèrent de son dandysme

qui renouvelait celui de 1830 en y ajoutant des aphorismes à la Ravachol très avant la lettre.

Un soir où l'on s'évertuait à chercher une idée neuve au sujet d'une possible définition de *Dieu*, où les uns s'attendaient sur les émotions de leur enfance et les autres *le déclaraient tout à fait introuvable à Paris* parce qu'on y manquait de recueillement dans les églises :

— La vérité, dit Barrès, avec un sourire de très impertinente condescendance vis-à-vis des camarades parisiens, c'est que Dieu est, par excellence, *le grand Provincial*.

Je n'ai jamais entendu parole d'évangile... mondain plus profonde dans son surprenant laconisme.

Laurent Tailhade déclarait Barrès

*poseur.* Jean Moréas, probablement parce qu'il désirait demeurer le seul *Grec* de l'assistance, le trouvait *béotien* (!). Jules Renard l'accusait de pédantisme, car Jules Renard n'était point féru de culture classique. Quant aux bohèmes, buveurs ou noceurs, ils le traitaient seulement d'*aristo*, quitte à lui emprunter quelques louis, jamais rendus.

— Vos amis ne m'aiment guère, me disait-il avec un dédain marqué.

— Vous avez peut-être tort de leur parler de monter à cheval, au Bois, le matin, et d'aller au bal de l'Opéra. Ça leur semble inutile à la littérature actuelle et peut-être même un peu prétentieux.

— En quoi est-il prétentieux d'aller respirer de l'air pur en des endroits propres et de désirer contempler de jolis costumes dans une féerie ? La laideur

est-elle une condition de la vie libre ?

Il couvait en lui les sages résignations des grands bourgeois qui font le sacrifice du danger de l'aventure vécue... pour l'amour de l'aventure écrite. Préférer son génie personnel au génie de la vie humaine est le secret des jeunes dieux !

L'aventure du boulangisme le tenta cependant, mais je ne crois pas qu'il eût une foi quelconque en ce sous-lieutenant amoureux qu'on avait surnommé le « brave général » et qu'il prisait, me dit-il, parce qu'il était *enfant au point de jouer à lui cacher son chapeau* !...

N'ayant jamais eu la faiblesse, ou mieux la courtoise habileté, d'avoir un album sur ma table, je n'ai pu recueillir, ainsi que le font précieusement toutes les femmes de lettres, les primes pensées de Barrès, fleurs sèches d'un velours un

peu bien deuil. J'en ai gardé quelquesunes, éparses dans ses lettres. Je crains qu'elles n'aient été reproduites ailleurs, plus tard, et embellies d'un peu de gouache atténuante :

« Dans un désert, mon ombre dominerait le sable, donc elle protégerait quelque chose. Je suis né pour dominer ou protéger, seulement je ne suis pas forcé de me pencher sur des grains de sable ! »

« Une vertu qui n'est pas agissante est la négation même de la vertu, mais je ne suis tenté d'agir que pour réagir contre moi-même. »

« Dans la solitude et mes sanglots, j'ai quelquefois découvert plus de réelle volupté que dans les bras d'une femme. »

Et il avait d'étranges théories, un peu trop raffinées pour son âge, quand il

répondait à une belle fille de Bullier qui le priait de la faire danser :

— Les Orientaux font danser les femmes devant eux et ne se mêlent point à ces exercices fatigants.

Il oubliait David dansant devant l'Arche !

Barrès, le collégien studieux, sur le chemin menant aux honneurs de la Coupole, en passant par celui de la Chambre, a, malgré lui, dévié deux ou trois fois de sa ligne.

Il a eu tort, à mon humble avis, de faire une préface littéraire à un mauvais livre, vraiment mauvais parce qu'il n'était pas très bien écrit. Il a eu tort aussi de prendre la politique pour une Muse alors qu'elle n'est jamais qu'un mannequin.

Et plus tard, beaucoup plus tard, il

eut tort de se mettre au-dessus de la loi en la remplaçant par *l'esprit de famille*, ce qui est toujours d'un orgueil dangereux... Mais quel charmant égoïste ce divin provincial !...

WILLY

L'A PEU PRÈS GRAND HOMME



L E type du spirituel viveur parisien, le plus naïf et le plus doux des hommes.

Il y a les coupables qui prémeditent et les innocents qui éditent... les œuvres dangereuses des autres.

Il fut, par excellence, l'éditeur responsable mais non coupable.

J'ai connu un Willy, jeune homme du monde (et du meilleur), virtuose sur tous les claviers de la raillerie en sourdine. Il expliquait et louait Wagner d'un ton réservé, plein d'une studieuse admiration. Cet apôtre de Bayreuth a transposé le génie du dieu allemand en un français très clair et l'a mis à la portée de certains aveugles qui, sans cet intermédiaire conscient, ne l'auraient jamais

pu goûter. Avant de publier les *Lettres de l'ouvreuse*, il avait déjà tout déchiffré des nébulosités de la musique, trié les étoiles dans les nuages d'encens, dégagé les astres sous les désastres des mauvais concerts. Homme de lettres, homme de notes, critique délicieux déformant à plaisir son érudition en des boutades très indignes d'elle mais qui ressemblent à ces dislocations de clowns retenant l'attention aux passages difficiles. On a dit *jeux de mots, jeux de sots*, on pourrait ajouter : *jeux de dévots*. Ne plaisantait-il pas tout à coup pour échapper à son propre enthousiasme ? Il y a des gens qui dissimulent une véritable foi sous les dehors d'une religion un peu trop aimable. Je connais des prêtres pénétrés de si bonne grâce qu'ils en attirent la confession des athées.

---

Un soir, le premier soir où l'on se rencontra dans le monde, lui et moi, nous échangeâmes quelques propos éternels. Il avait l'air d'un monsieur très bien. Moi, j'étais en blanc pur. Et ce soir-là, je fus victime, en qualité de *nouvelle* dans ce temple des mystères célestes, sinon de la mystification, d'une brimade amusante de la part du pontife qui s'appelait Camille Flammarion, l'astronome, et que sa femme, la gracieuse Sylvie, appelait *Flamme* tout court. Nous nous trouvions dans le salon de l'observatoire de la rue Cassini et l'on m'avait, jeune provinciale soi-disant éberluée par toutes ces merveilles, plantée devant l'objectif de la grande lunette : *cette grande lunette bonne à faire peur aux gens*, histoire de me montrer la lune. On faisait cercle, très intéressé, trop intéressé, me sembla-t-il. Déjà Camille

Flammarion énonçait les différentes splendeurs de ce pays ignoré dont il avait dressé la carte : le mont *Arcturus*, la mer des *Soupirs* (ainsi nommée parce qu'il n'y a pas d'eau), etc., etc.

Moi, je voyais... que je ne voyais rien. Gouffre noir. Alors, je me mis en frais de politesses et je décrivis, avec quelques métaphores bien senties, ce que je ne voyais pas puisque ladite lunette était rigoureusement obturée. Tout le monde le savait, bien entendu, excepté moi, mais j'avais, j'ai toujours eu de mauvais yeux et je pensais que c'étaient eux qui me causaient cette déception. Ce fut la double mystification. Et l'on en rit, et l'on s'en félicita de part et d'autre.

On me présenta M. Willy qui ne s'appelait pas encore ainsi pour le public. Il me dit à brûle-robe blanche : « Vous

êtes poète, mademoiselle ? » — « Non, monsieur, je voudrais écrire en prose et ça me paraît déjà rudement difficile. » Et on se mit à échanger quelques idées là-dessus. Il parlait d'un ton doux, un peu bas, comme au confessionnal. On devinait chez lui la curiosité de pénétrer dans un cerveau et il donnait des conseils pleins d'ironie, cependant sans méchanceté. Ce tombeur de musiciens et de femmes de théâtre n'avait aucune amer-tume, car, d'avance, il aimait la vie. On le sentait indulgent pour les esprits simples parce qu'il était, sans doute, un esprit simple. Dans un certain milieu, la bonté c'est de la confiance en soi et aussi dans les autres. Les complications viennent après et justement des gens qui se méfient. La méfiance est la mère de l'insécurité. Willy ne s'imaginait

point qu'on pût le tromper sur la qualité d'une âme.

Auréolé du fameux *bord-plat*, le chapeau légendaire, il allait son chemin en jouant à tous les jeux et y allait volontiers de son argent et de son cœur. On peut lui être tendre aujourd'hui où il se trouve dans une situation délicate, car il fut toujours prêt à rendre service aux camarades embarrassés. On ne fit jamais appel à sa générosité sans le voir consentant à toutes les démarches, à tous les dons.

J'eus l'occasion de m'en offrir la preuve quelque temps après avoir fait sa connaissance dans... le vrai monde.

Il s'agissait d'un tout autre milieu. Un matin, parut à *Lutèce*, un petit journal féroce et bien dirigé, de la rive gauche, un article effarant contre une actrice,

Léonide Leblanc, une ancienne beauté encore persistante, possédant un esprit curieux, très Louis XV, des diamants ayant appartenu à la couronne de France (le collier de Marie-Antoinette, je crois) et un très réel talent de comédienne que ces différentes richesses, un peu lourdes à porter, écrasaient de tout leur poids. Avec une bande joyeuse de jeunes camarades du quartier Latin, j'allais chez elle, matinées où l'on disait des vers nouveaux, soirées où l'on dansait beaucoup, et ne connaissant ni son passé ni même son présent intime, je me contentais de m'amuser de ses reparties, dont, apprenti journaliste, je tirais des nouvelles à la main. La dame avait de furieux démêlés avec Jules Claretie, directeur de la Comédie-Française, au sujet de son entrée peu probable, mais vivement

désirée, dans la maison de Molière. Ça n'allait pas tout droit. A cette époque, on prétendait qu'une femme riche ne devait pas chercher la gloire sur les planches, ou ailleurs, et que malgré tous les mérites, elle devenait suspecte à cause de la prétendue puissance de l'argent. Autre temps, autre marotte ! Car je ne pense pas que le poids de la fortune de M<sup>me</sup> Ida Rubinstein l'empêche de danser... à l'Opéra !

L'article de *Lutèce* était de Willy. Il ne laissait plus rien à la dame que ses beaux yeux pour pleurer. Comme à ce moment de ma naïve jeunesse je ne reculais devant aucune absurdité, je promis à Léonide d'aller voir le farouche signataire de cet article pour lui expliquer des choses.

Ce fut épique ! Je vois encore le bureau

sévere, quai des Grands-Augustins, où s'étageait la firme des Gauthier-Villars, et le jeune employé de la maison qui en était aussi le fils, assis derrière un bureau, dissimulant son envie de rire en recevant l'ambassadeur de la puissance ennemie, sinon des ténèbres. Il m'écoutait avec une attention pleine d'une courtoisie de bon aloi, tâchant de débrouiller la part de machiavélisme de la dame qui m'envoyait et la part d'étourderie qui certainement était la mienne. A vingt et un ans, on n'est pas très retors et, en outre, on a des idées sur la justice, le droit au talent, le besoin d'intellectualité qui prime tous les autres, etc., etc. Quand j'eus fini, Willy me demanda si j'avais, moi, besoin de gagner ma vie : « Pour être à l'abri de toute espèce de misère, je n'avais qu'à rester chez moi, chez mes parents, en

province, mais il n'y a pas pire misère que l'appétit de certaines ambitions, qu'on ne peut contenter ! » Alors, Willy, clairvoyant, essaya de me détourner de cette guerre que je faisais ou faisais faire en l'honneur de cette honnête dame. Il me parlait, ma foi, d'une morale à côté de la question d'art et c'était vraiment drôle, car il ne paraissait pas du tout se moquer de moi. Or, il devait écrire encore un article sur le même sujet et il me le sacrifia : « *en l'honneur des illusions que vous avez sur elle !* » me dit-il gravement.

Moi, en souvenir de cette causerie genre *apostolat*, je ne croirai jamais au Willy amoral qu'on nous a souvent représenté, toujours auréolé du fameux *bord-plat* et que moi-même j'ai cru apercevoir, influencée par d'autres visions.

Willy est un être essentiellement momentané parce que facile à convaincre et à vaincre sur le chapitre de l'indulgence. Il est l'enfant terrible qui dit la vérité, s'en amuse, en amuse les voisins, et la complique d'un lacis de jolis mots en amenant d'autres jusqu'à ce que la guirlande soit complète : il épouse ainsi son panier de fleurs de réthorique. Ça va très loin. Si on le tire par la manche il témoigne aussitôt son chagrin d'en avoir fait. Il est de cette espèce, bien parisienne, qui tue son prochain pour lancer un mot inédit, le représentant de ce genre d'esprit qui mord, déchire, sans penser à mal. C'est une manière d'être, un accent, un ton, mais il transposerait en mineur aussi bien s'il ne redoutait, par-dessus tout, de devenir élégiaque. Quel bon vivant a jamais consenti à gémir

d'avance... puisque c'est inutile ! Mieux vaut demeurer très-rosse.

Le Willy de toutes les fêtes, de tous les galas, de toutes les premières, de tous les mondes, y compris le meilleur, a été la terreur des gens sérieux. Ce personnage de la grande comédie humaine qui doit avoir un cœur de... cristal s'est souvent montré sous un mauvais jour parce qu'il ne voulait pas éclairer sa lanterne. On aime mieux, parfois, s'assombrir que transparaître. A quoi bon se plaindre en un siècle où le bruit des grelots simule aussi le bruit des sanglots ? Je n'ai pas d'intérêt à dire de Villy ce que j'en dis aujourd'hui. Je répare simplement quelques méprises à son endroit. Il faut avoir vécu pour oser juger... et encore ! On juge si facilement, quand on ne sait pas toujours se garer de l'enthousiasme

ou de l'indignation. Le juste milieu n'est pas du tout mon affaire. Si je ne découvre pas le point du paroxysme, je ne vois plus rien. L'esprit m'importune comme une mouche. La douceur du caractère me paraît musique fausse et ceux qui vivent trop tendrement me font l'effet de malades. Quand j'ai contemplé, jadis, notre Willy national entre deux jeunes et très jolies femmes qui se ressemblaient un peu par le même amour du factice, c'est-à-dire des planches, du même tremplin de la monomanie de l'exhibition, je n'ai vu en lui que le trait d'union entre un art très réel et un machinisme d'art superficiel qui est, cependant, l'expression de la vie dite parisienne. C'est là une essence, un parfum violent d'une ivresse toute particulière qu'on ne peut admettre que si on l'a respiré personnellement, ne fût-ce qu'une

minute. Plaire, quand on y devrait laisser sa réputation, son génie ou sa peau ! Paraître, à tout prix ! Tenir la corde, mener le train, jouer toutes ses cartes... Mais ces êtres qui semblent nés pour nous distraire tous les matins entre notre petit lever et nos grands travaux, aussi bien inutiles, ont-ils moins de place dans l'éternité de l'art que les autres artistes ? Ne sont-ils pas davantage les personnages du grand roman de la vie ? Les gens sérieux, qui sont d'abord ennuyeux, ont-ils vraiment plus de puissance qu'un air de violon bien joué ou une histoire d'alcôve bien contée ? Que font les romanciers les plus extraordinaires sinon amuser le public par des tours de passe-passe ingénieux ? Et les fameux clowns de l'écriture ne resteront-ils pas beaucoup plus par un geste

ou un mot qui traversera les siècles ?

Si Willy, essentiellement musicien, a joué sur nos nerfs et sur certains claviers cérébraux, il a inspiré des œuvres peut-être impérissables. En tout cas, il a su les permettre au lieu de les étouffer par une entrave à la liberté du travail.

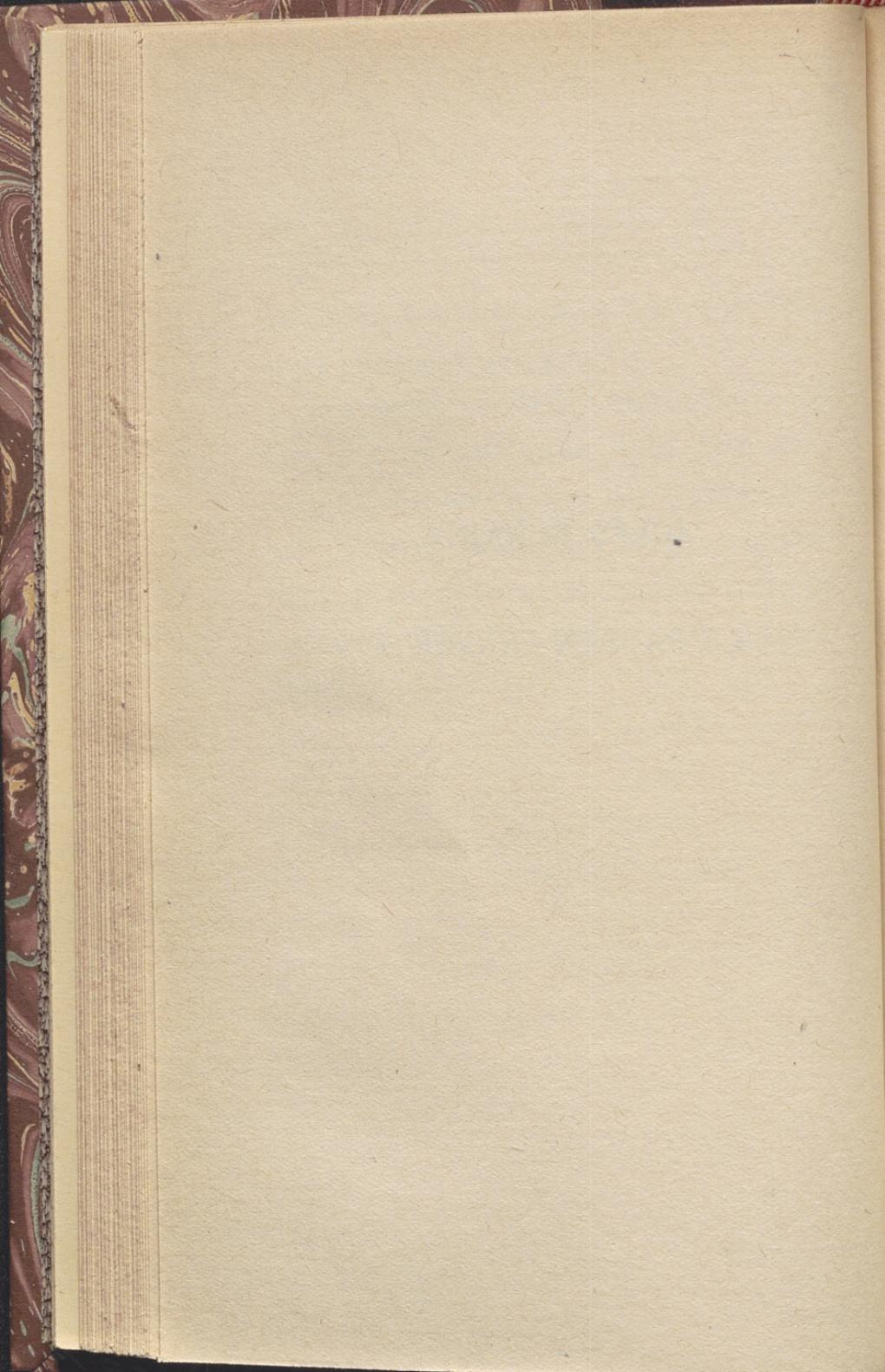
Willy, c'est Paris affinant la plante de province, l'émondant et la forçant en serre pour qu'elle donne des fleurs doubles. S'il ne crée pas, il recrée, ce qui est encore plus malin, mais s'est-il amusé autant qu'il a pu nous amuser ? Ceci est le secret de son cœur, le cœur de cristal dont j'ai parlé plus haut, où s'est jouée, dans les reflets du prisme de sa vie de fêtard très racé, la tragédie des larmes rentrées, de l'amour sincère inavoué, même à lui-même, et du naïf étonnement devant quelque chose, sinon quel-

qu'un de beaucoup plus fort que lui...  
et de tellement plus cruel !

Paris se doit à Willy, en souvenir des feux d'artifice de jadis qu'il tira dans ses étincelantes *Lettres de l'Ouvreuse*. Il nous a ouvert là un théâtre qui n'appartient qu'à sa direction mentale. Qu'on lui ouvre donc, aujourd'hui, un compte illimité !...

JULES RENARD

LE PAYSAN PERVERTI



L'HUMOUR est un corrosif qui ne permet pas l'intégrité des sentiments. C'est une façon de voir plus intense, moins juste, presque toujours malveillante. Paire de lunettes jaunes, couleur de bile, qui rapetisse le sujet principal pour ne laisser dominer que sa verrue ou son travers. La première victime de l'humour est généralement l'humoriste.

J'ai connu Jules Renard tout à fait à ses débuts. Il était déjà le fils de M. et M<sup>me</sup> Lepic, mais n'avait pas encore eu le temps de s'en douter ni d'exploiter cette veine : « Je suis un terrien, un paysan », me disait-il. Il me parut outrer un peu son type et chausser de

lourds sabots alors qu'il aurait pu se contenter de solides bottes de chasse. Inquiet, pressé par on ne savait quelle idée de gagner, de prendre une avance sur les coureurs de son équipe, ce grand et robuste garçon, haut en couleur, avait des yeux en trous d'épingle dans un abat-jour : on devinait qu'une lampe brûlait derrière ! Aucune modestie ; il disait nettement ce qu'il voulait et il le disait avec une âpreté de conviction qu'on prenait souvent pour une formule comique, alors que ce n'était que l'énoncé de sa foi en lui-même. Je ne l'ai jamais surpris à douter de lui et, cependant, il demeurait inquiet, non pas sur sa propre valeur, mais sur la meilleure manière de l'extérioriser. Ce qui m'était sympathique chez lui, sa naïveté, faisait souvent reculer les camarades. Moi, je n'ai jamais

eu l'envie de le blaguer parce que je sentais qu'il avait beaucoup souffert d'être méconnu par ses parents. On peut parfaitement souffrir comme un homme quand on est simple petit garçon, un « Poil de Carotte » rabroué.

J'ai, de Jules Renard, des lettres fort amusantes qu'Henri Bachelin m'a demandées quand il étudiait le sujet, si complexe, de l'humour en question ; mais je n'ai pas voulu les lui donner parce que ces lettres ne sont pas du Jules Renard que connaît, maintenant, la foule. Il y a plusieurs types dans un littérateur ; le meilleur est celui qu'on adopte. Pourquoi le détruire ? Est-il bien utile de savoir comment on le fabrique ou comment il s'est fabriqué lui-même ?

A l'heure actuelle, les *snobs*, partie aristocratique du public, vous ont des

manies séniles de vieillards qui n'ont plus la conscience de leurs malsaines curiosités. J'en connais qui ne feuillettent jamais un roman bien parisien sans répéter, frénétiquement : « Qui ? Qui ? » Ils veulent savoir quelle femme vous a fourni votre héroïne, quel homme se dissimule sous le héros. C'est en vain que vous leur raconteriez, pour le seul art de les duper, les plus invraisemblables des événements ou les plus risquées des intrigues : il leur faut l'assurance que le crime a été commis et que le viol fut consommé. De cette passion, non pour la vérité, mais pour le dessous mal-propre, sont nés les lecteurs de Mémoires, et le public, le grand public innocent, a suivi, d'enthousiasme. Les temps d'in-famies fabuleuses où nous vivons y prêtent. Le roman reste très en arrière

de son époque ; il est presque impossible à une imagination de feuilletoniste en délire d'atteindre aux monstruosités des simples faits divers. Alors, le critique, le chroniqueur en mal de copie, découvre ce qui doit rester couvert, remue certaine pourriture cérébrale jusqu'à en saturer l'atmosphère et surtout détruire irrévocablement les illusions qu'on pourrait conserver. Voilà du beau travail ! J'ai rencontré un bon *gaga* qui m'a dit ceci, textuellement, et j'espère que ces lignes lui tomberont sous les yeux (avec mon qualificatif !) : « Après avoir lu le *Journal* de Jules Renard, on ne peut rien lire qui puisse atteindre à cette férocité ! » Fichtre ! Personnellement, je préfère tout de même l'*Écornifleur* à celui qui écornifle et le *Plaisir de rompre...* à celui qui rompit.

Il m'est tout à fait égal de savoir comment on a conçu un chef-d'œuvre. Il me suffit de constater qu'il existe. A ce sujet, il faut prévenir charitalement messieurs les snobs qu'il y a toute une entreprise de *Mémoires secrets* destinés à paraître après la mort de gens de lettres, fabriqués par ces mêmes gens de lettres dans l'unique but de tenir les amateurs pantelants devant des révélations effroyables... et seront ainsi expliquées les œuvres de pure imagination, afin de les rehausser d'une pointe de réalité tout à fait révoltante. Le malheur, c'est que cette entreprise table sur un public d'avenir qui sera probablement blasé à ce moment-là, aura perdu le goût du sadisme littéraire et demandera qu'on fasse des efforts pour béatifier... Gilles de Rais.

J'ai connu la charmante héroïne du *Plaisir de rompre*. C'était une dame bien en chair, très 1830, à visage classiquement beau, des yeux doux, une bouche en cœur au sourire puéril, d'un décolleté savoureux commençant à s'amplifier. Elle était de la Comédie-Française et en avait toutes les qualités. Diction un peu précieuse, geste dramatique en disant *bonjour* et démarche royale pour traverser la rue. D'une grande noblesse de cœur et d'ancêtres, de tout point une excellente créature. Je ne lui ai jamais entendu dire du mal de quelqu'un et elle ne songeait qu'à la gloire future de son ami. Cette belle personne jouait les grandes utilités au théâtre et peut-être dans la vie, car nous avons tous besoin d'un cœur-coussin pour y appuyer la pesanteur de notre tête. Elle apportait une lettre avec la

même dignité qu'elle posait la reine mère assistant au sacre de son enfant. Je me rappelle qu'elle me fit venir un jour pour la voir figurer dans je ne sais plus quelle pièce de Victor Hugo, et comme elle me demandait mon avis en présence de Jules Rehard, celui-ci coupa le propre effet du compliment que j'allais lui offrir en disant d'un ton très sérieux : « On a oublié de faire une annonce ! » — « Pourquoi, une annonce ? » murmura l'actrice émue. — « Mais pour prévenir que vous ne parleriez pas ! »

Un rien, une paille, à peine une épine se retournant contre *la rose*, mais si l'amie eut un bon rire, moi, je n'eus pas envie de trouver ça drôle.

A propos de *roses*, la dame disait les *Roses* de Jules Renard, car avant de finir dans la peau d'un humoriste, il fut

---

un poète presque élégiaque. Elle les disait partout, à propos de tout, avec une générosité de pendule qui ne peut que sonner la même heure. Dans le jeune clan d'écoliers de lettres que nous étions alors, on se gaussait de la dame qui disait cela et ne disait que cela. Impatientée, je fis remarquer à Jules Renard que c'était peut-être lui qui était ridicule et non pas elle. Il eut cette réflexion extraordinaire : « Vous avez peut-être raison parce que vous ne m'aimez pas. Quant à l'amour, il est toujours le plus fort, surtout quand il est ridicule ! » Il associait très bien l'affection de la voisine et son humour à lui.

En somme, il cultivait son jardin avec la persévérance du jardinier philosophe qui sait mélanger les guirlandes de fleurs aux choux du pot-au-feu.

Ce fut exactement la même chose lorsque, plus tard, il vint au *Mercure de France*. Il voulut donner un conte dans chaque numéro de la revue, alors que son format naissant ne pouvait contenir de nouvelle aussi longue. Il fallait essayer de lui faire comprendre que s'il dépassait certaines limites, il empiétait tout naturellement sur le droit des autres. Ici, je citerai quelques lignes d'une lettre virulente qu'il m'écrivit parce que j'avais eu l'imprudence de le tirer par la manche (ce qui, je l'avoue, ne me regardait pas), pour l'empêcher de tirer à la ligne.

« Rachilde, ma chère marraine, vous ne comprenez rien à la vie parce que vos beaux yeux demeurent encore aveuglés par le feu du ciel et qu'ils s'en inventent trente-six chandelles tout en

oubliant d'éclairer leur lanterne<sup>1</sup>. Une revue est faite pour nous aider. Si nous ne nous en servons pas, ce seront, en effet, les autres qui s'en serviront, et ils ont beaucoup moins de talent que nous : *toujours* ! Vous êtes agaçante et je vous le dis tout cru : le dilettantisme, c'est de la paresse !... »

J'ai déjà écrit que l'esprit m'importune comme une mouche, mais l'humour, à ce point-là, me semble dangereux, comme le moustique des marécages. Ce n'est pas la bête de l'orgueil, c'est la bête de la fièvre.

De nos jours, l'arrivisme naïf de Jules Renard paraîtrait fort anodin ; en ces temps de la préhistoire où l'on pouvait encore rencontrer de la pudeur chez les

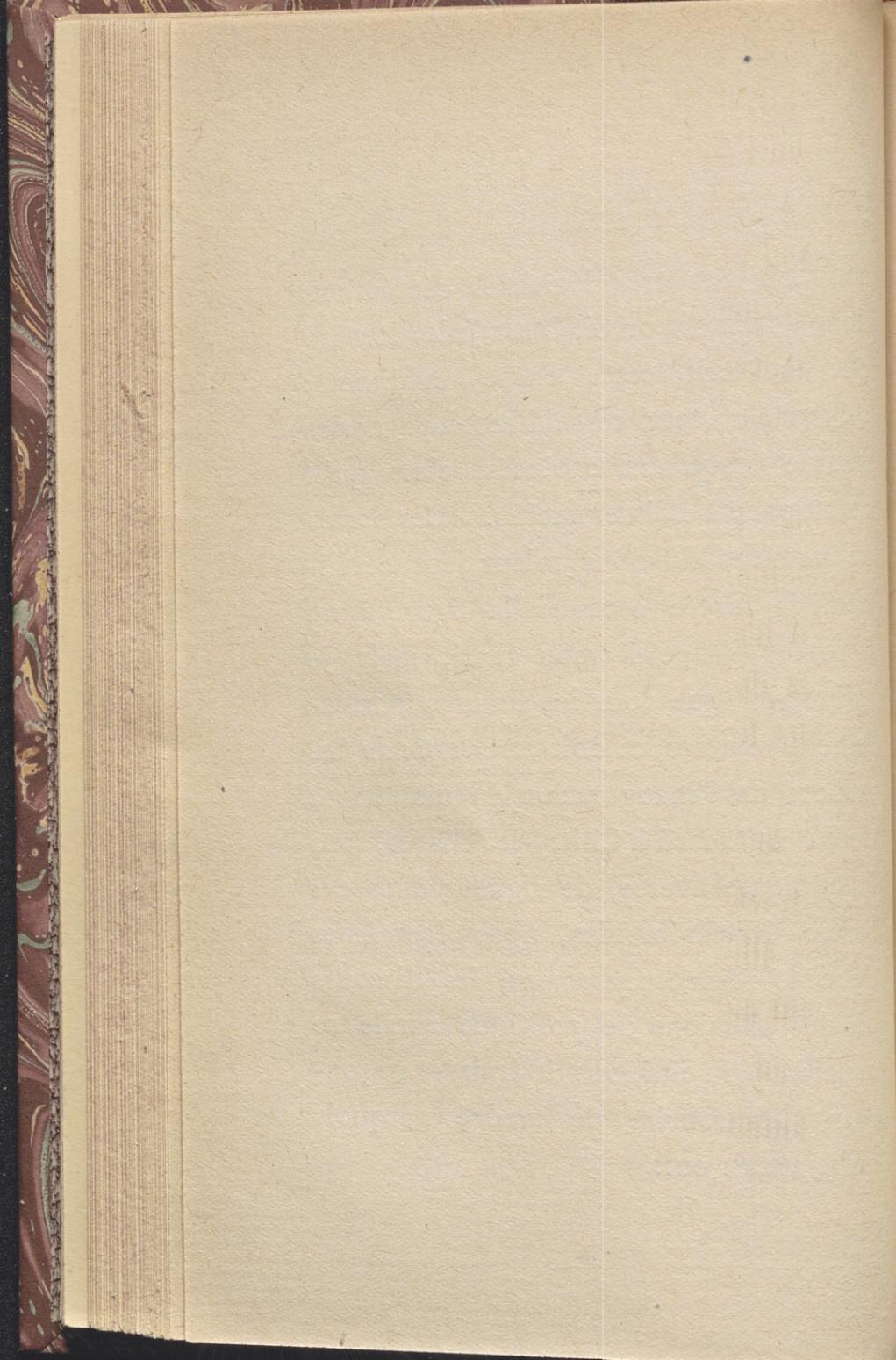
1. J'ai eu les yeux brûlés par un éclair.

gens de lettres, il me faisait de la peine. Or, je crois, maintenant, en jugeant les choses d'un peu haut, que Jules Renard, averti par l'instinct farouche de ceux qui doivent partir de bonne heure, voulait courir sa chance le plus rapidement possible... et que c'était peut-être lui qui avait raison. Il est bon de donner sa mesure de son vivant, car après la mort, si on n'a pas pris cette courageuse précaution, il n'y a que la pitié qui reste pour... les Tancrede Martel, c'est-à-dire celle qui vous retue !

Elevé sévèrement par M. et M<sup>me</sup> Lepic, qui ne devinèrent pas en « Poil de carotte » le garçon de génie et qui lui faisaient fermer les poules tous les soirs, il sut tout de même devenir un époux amoureux et un père admirable, laissant toutes les libertés possibles à ses enfants, en

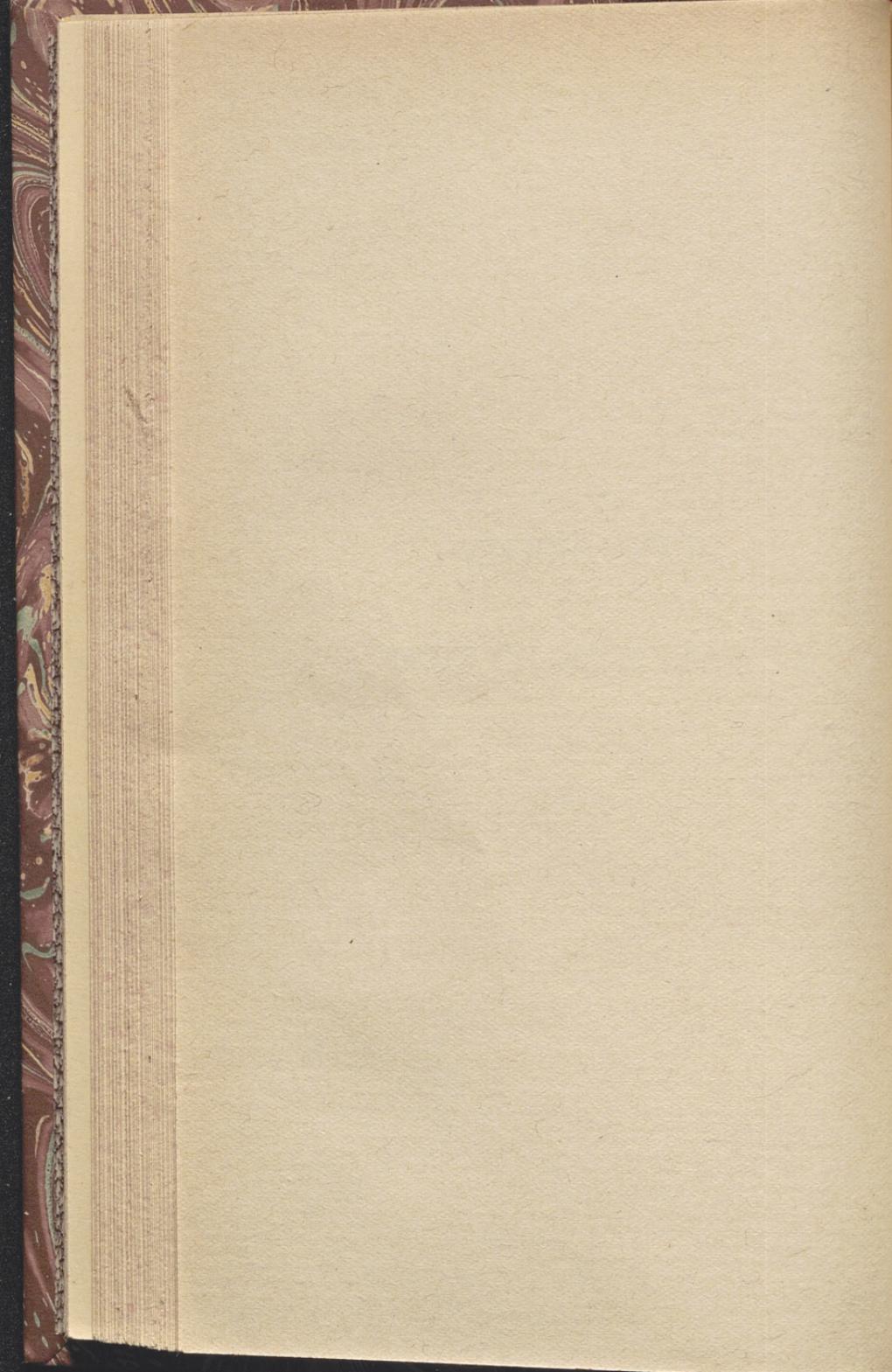
souvenir des très légitimes récréations dont on l'avait privé. C'est Jules Renard qui a écrit cette chose sublime : « Quand un mari cesse d'accompagner sa femme jusqu'aux cabinets, c'est qu'il commence à l'aimer moins. » Ces sortes de preuves d'amour m'auraient certainement forcée à casser la figure à un homme, fût-ce à mon mari, mais je m'imagine que pour les femmes, normalement femmes, ce doit-être *le fin du fin*!

Lors de l'inauguration du monument de Jules Renard à Chitry-les-Mines, sous la copieuse averse, de rigueur dans ces sortes de cérémonies, nous écoutâmes debout, respectueusement, les discours où des allusions de politique rurale se mêlaient aux citations littéraires, en songeant au sourire de madré narquois qu'il aurait eu...



JEAN LORRAIN

LE FANFARON DE VICES



SEPT heures du matin. Je dors. On  
frappe à ma porte de la rue des  
Écoles. Qui peut venir à cette heure, me  
déranger ? Ni le facteur ni ma concierge.  
Je passe un peignoir et je vais ouvrir, car  
je n'ai pas de bonne et, à part Sans-  
Frousse, un chat du *Chat Noir*, couleur  
de nuit et méchant comme un diable,  
personne chez moi ne vit pour moi...  
ou contre moi...

J'entr'ouvre la porte et j'entrevois,  
dans un très petit jour du matin, une  
étrange silhouette de gamin pâle. Il est  
mal habillé, semble avoir froid et mur-  
mure des choses en dedans :

— C'est bien vous, mademoiselle Ra-  
childe ?

— Oui, monsieur, c'est bien moi.

Ce mot *monsieur* le fait sourire et le rassure. Il a une figure ambiguë, blanche, des yeux qui glissent sous les paupières, comme des billes d'agate qui cherchent à s'échapper de leurs fentes. Il n'a pas l'air très convaincu que je puisse être moi. Enfin, il ôte sa casquette et bredouille, d'un ton confidentiel :

— Voilà, mademoiselle, ça presse, c'est de la part de votre ami, m'sieur Jean Lorrain, qui m'a dit comme ça : « *Il n'y a qu'elle qui puisse me tirer d'affaire.* » Si vous voulez que je vous explique, ça sera trop long, il faudrait me suivre. Je vous conduirai.

Ahurie et un peu effrayée, je me demande ce qui a pu arriver pour que mon grand camarade Jean Lorrain puisse avoir besoin de moi... à sept heures du

matin ! Je sais que Lorrain est un... aventureux, pas un aventurier (trop bien né pour ça !) mais je le crois incapable d'une mystification. Où est-il ? En danger peut-être ? Je fais entrer le monsieur-voyou et je l'interroge anxieusement :

— Il m'a dit comme ça d'aller vous chercher parce que vous viendriez pour le tirer de là, *les yeux fermés* !

Et le garçon a un drôle de rire. On dirait de la moquerie populacière et une sorte de compassion. Je ne peux pas en savoir plus long. Alors, quoi ? J'ai pour Jean Lorrain une sincère amitié... qui se double d'une sorte de reconnaissance : ce camarade-là ne me fait jamais la cour mais m'a prouvé si souvent son affection et si délicatement...

Allons-y ! Je laisse le personnage louche en tête à tête dans mon petit salon

avec Sans-Frousse qui gronde, se hérisse, des oreilles à la queue, le tient en respect comme un brave chien de chasse surveillerait un gibier suspect, et je m'habille.

Jean Lorrain a besoin de moi ? Lui, l'auteur du premier article que l'on fit sur mes livres ; de cet article terrible et fou intitulé : *Mademoiselle Salamandre* ! Et je le laisserais m'appeler en vain ? Ça, jamais !...

Ostensiblement, ayant noué ma violette bien serrée autour de mon feutre, je glisse, dans ma ceinture, un couteau... à papier qui se trouve sur une table. Ce n'est pas du tout une arme de fantaisie. C'est une lame triangulaire bleue, très solide, emmanchée d'un ébène strié qui colle à la main qui sait la tenir, et dans ce temps-là j'avais une main très

volontaire. Aujourd'hui, il y a des femmes sportives. Elles savent jouer à tous les jeux. Je n'ai jamais été sportive... aussi je pense qu'il n'aurait pas fait très bon jouer à aucun jeu malgré ma volonté... et Jean Lorrain qui faisait de l'escrime avec moi connaissait aussi ce détail.

Nous voilà partis, le monsieur-voyou devant moi, qui le suis des yeux, amusée par ces façons inquiètes. De quoi peut-il avoir peur ? Pas du couteau tout de même ?...

La rue est encore noire, fumeuse du brouillard de ce matin d'hiver. Pas de passants, pas de voitures. Nous descendons du côté de la fameuse place... et enfin nous entrons dans la rue Galande.

Le gamin (a-t-il douze ans ou seize ?) rase les murs en regardant tout autour de lui. Puis il s'arrête devant un hôtel

vraiment borgne en ce sens qu'il n'a d'ouverte que sa porte devant laquelle s'étale un tas d'ordures extraordinaires. Des chiens, des chats et, sans doute, aussi des rats, sont en train de fouiller là dedans en attendant le tour des chiffonniers, car en ces époques... préhistoriques, on ignorait le confort des poubelles.

— Alors, voilà, moi, je vous lâche... parce que je tiens pas du tout à des explications avec les patrons... rapport à la casse. C'est la chambre numéro 8. En haut, dans le corridor ! Bonne chance, mademoiselle. J'ai fait la commission.

Et... comme dans un truc de féerie, le gamin est escamoté. Il a filé le long des murs comme une ombre, comme un de ces chiens, un de ces chats, un de ces rats... Plus personne !

Fichtre ! Cependant, il faut savoir... Aujourd'hui, sous ma lampe tranquille, dans le calme profond de ce vieil hôtel du *Mercure de France*, dont les issues sont toutes défendues par des domestiques dévoués, des employés un peu bien sévères pour toutes les consignes, je ressens de l'étonnement à relire ce que j'écris.

Est-ce du roman d'aventures ?... A tant de distance puis-je reconnaître la jeune fille intrépide qui va entrer dans un hôtel plus ou moins borgne de l'ignoble rue Galande de ce temps-là ? Cependant, je vois cette maison et mon souvenir est tellement précis que je retrouve l'atroce odeur qui me saisit aux narines quand je montais lentement cet escalier sale, glissant, dont la rampe était une corde.

Chambre numéro 8 ? Pas de concierge, pas de garçon pour vous renseigner.

Un couloir sombre, étroit. Un bec de gaz qui danse, au fond. On n'entend rien. Et il n'est peut-être pas prudent d'appeler. Enfin, à force de regarder les portes qui s'alignent avec des airs de portes de cellule de prison, j'arrive au numéro 8.

Je frappe. Une voix forte, enrouée, une voix d'enragé :

— Est-ce toi, Rachilde ?

Et j'entre. C'est bien Lorrain qui a parlé.

(Ici, je mettrai une note, non pas pour une pudeur inutile, mais pour la simple vérité. Lorrain et moi, nous faisions partie d'une joyeuse société intitulée : *la Feuille de vigne*, dont le premier statut ordonnait à tous ses membres de se tutoyer, n'importe où. Le prince Ro-

muald Giedroye, grand chambellan de l'empereur de Russie, était obligé de me dire : « *Comment vas-tu ?* » quand il me rencontrait, ce qui le mortifiait prodigieusement.)

... Et, en face de moi, je vis, détail qui me fit une étrange impression, la tête de Jean Lorrain comme coupée, posée sur un drap blanc (plus ou moins blanc), tandis qu'un autre drap le jugulait au cou, bien étroitement. Jean Lorrain n'était plus qu'une tête !...

Je restai au milieu de la chambre, les yeux exorbités. Et quel désordre autour de cette tête-là ! Chaises cassées, lavabos démolis, vaisselle en éclats, une table à l'envers, et surtout la fenêtre ouverte dont un rideau pendait, claquante comme un drapeau de bataille.

— Tu es venue ! C'est bien. Je t'at-

tendais. Ne me pose pas de questions. Oui, c'est clair, on s'est battu ici, et je t'assure que, d'abord, je ne me suis jamais tant amusé. J'en ai démolî deux, et le troisième, je te l'ai envoyé — un bon petit gars, puisqu'il tenait à prendre de mes nouvelles... Non ! Non ! Ne t'assieds pas sur cette chaise, elle est trop mal en point ! Ce qu'ils ont osé ? Ah ! les bandits ! Les immondes chenapans ! Ils m'ont volé mes vêtements, tous, y compris ma chemise et mes boutons de manchettes, tu m'entends, mes deux pierres de lune serties de brillants, deux pures merveilles ! Passe encore mon porte-monnaie ! Mais mes pierres de lune ! Alors, voilà. Sauf ton respect, je suis nu comme un ver là-dessous ! Écoute bien ! Tu vas aller trouver *M. le chien de ton commissaire de police*. C'est

à deux pas, et tu lui diras de m'apporter des vêtements, n'importe quoi. Je n'ai même plus les clés de chez moi, comprends-tu ! J'étouffe de rage, mais pas du tout de chaleur, je t'assure...

— Mon pauvre Lorrain... Es-tu blessé ?

— Oh ! rien de grave ! Ils le sont sûrement plus que moi... Seulement, il ne faut pas que l'histoire se sache... Tu vois ça d'ici dans les feuilles, hein ? Qu'on me fiche absolument la paix. Ça ne regarde que moi, et tu diras à M... qu'il agisse le plus discrètement possible. Moi, il ne peut pas me sentir, mais, toi, il t'adore, cet imbécile ; alors, il fera tout ce que tu lui diras. Tu comprends ?...

— Mais pourquoi ne lui as-tu pas envoyé tout de suite le voyou que tu m'as envoyé ?

— Ma pauvre Rachilde, tu es encore naïve de penser ça... *C'est qu'il l'aurait gardé !*

Je fermai la fenêtre, puis je tendis mon couteau à Lorrain :

— En attendant mieux ! lui dis-je.

Et je partis sans me retourner, tellement je commençais à être inquiète de le savoir blessé plus sérieusement qu'il ne voulait en convenir.

Et tout se passa très correctement. *M. le chien du commissaire* (son secrétaire) tira Jean Lorrain de ce mauvais pas. Les bons camarades n'en surent que ce que le héros de l'*histoire* voulut bien leur en dire... dans l'*Homme des berges* ou toute autre légendaire aventure, et il en fit lui-même des gorges chaudes, tant il avait peu le souci de la morale bourgeoise. *Très russe ou les*

*Princesses d'or et d'ivoire !* Pauvre grand enfant toujours courant après son propre romantisme, car Jean Lorrain, l'auteur de *Monsieur de Bougrelon*, était à la fois le peintre et le modèle de ses héros. Qui était vrai ? Qui était faux ? Le savait-il lui-même ?...

Fou merveilleusement doué de la puissance du verbe, très fort et si faible devant la triste vérité.

« Je cours si vite pour me fuir que, très souvent, je trébuche sur la chose la plus simple du monde, et alors je n'y comprends plus rien ! »

Mais quel ami tendre et si sage, qui me disait, du haut de sa grande silhouette de lutteur de chez Marseille :

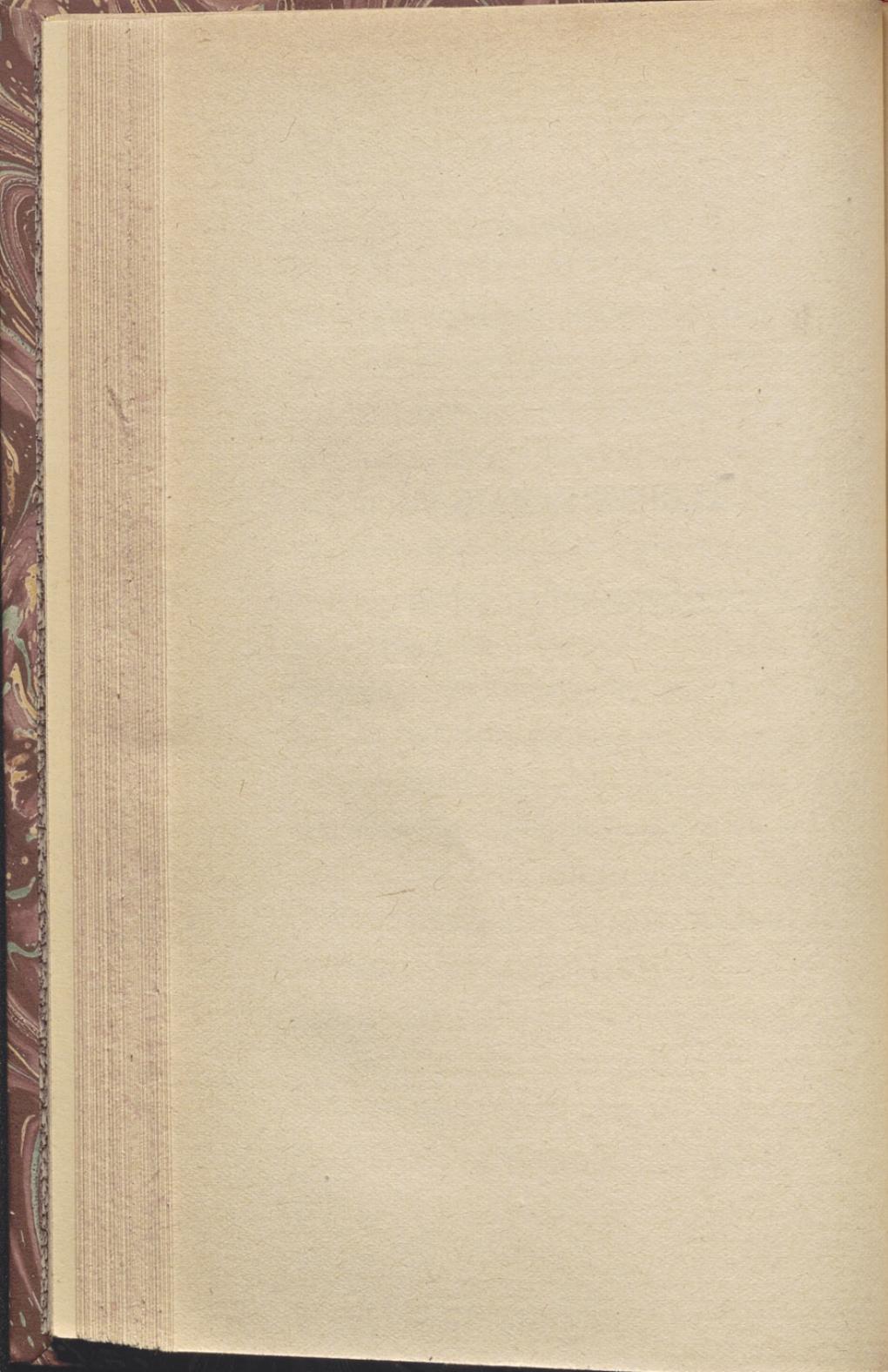
— Toi, mon petit, tu seras aussi la victime, un jour, de ce que tu écriras. Fais-y bien attention ! Nous finissons

tous par épouser notre cerveau parce qu'il est le seul plus fort que nous.

Jean Lorrain était grand, bâti en athlète ; à trente ans, je l'ai vu coucher sur le sable un professionnel de la lutte, et, plus tard, je l'ai vu pleurer pour des maux *qui ne se pouvaient pas dire*, et, avec ses yeux extraordinaires, ses yeux *gothiques*, sa moustache rousse de Gaulois et son rire étrange de désespéré, il ne me faisait pas peur parce qu'il avait, au-dessus de tout, le respect de la belle amitié. Au moins, lui, savait qu'un ami c'est autrement précieux qu'une maîtresse...

ALBERT SAMAIN

LA GLORIEUSE MODESTIE



Au penchant du vallon, quelques arbres centenaires ombragent un banc, une table, posés devant un jardin où les fraises, très humblement, mûrissent sous les rosiers, mélangent leurs parfums savoureux à l'encens des reines fleurs. Et le jardin descend jusqu'au verger, et le verger va rejoindre le petit bois qui crée du mystère en mettant de l'ombre au fond du paysage, si calme ! La maison est assise, de coin, pour ne pas déranger le développement de cette belle nature tour à tour sauvage et utilement cultivée. Elle est blanche, la maison, mais pas neuve. Elle est blanche comme une aïeule qui porterait un brin de poudre sur des lignes pures, d'une noble simplicité. Il doit faire bon vivre là. C'est la

maison *du bonheur...* et son propriétaire s'appelle ainsi à Magny-les-Hameaux...

Un jour — je veux que ce fut un jour d'été — M. Bonheur renversa sur la table, à l'ombre des grands arbres centenaires, le tiroir plein de précieux papiers d'Albert Samain, comme on viderait un écrin dont on ignore le contenu. Sans Raymond Bonheur, le doux et modeste poète qui s'ignorait lui-même aurait-il jamais connu la célébrité ? Et on opéra le tri dans les bijoux, on fit la gerbe rare : *Au jardin de l'Infante*, dans le jardin de Magny-les-Hameaux ! Quelle fête en face du plein accord de la nature tendrement exaltée ! Je vois d'ici les abeilles, les papillons, tous les insectes curieux, en atours de gala, d'azur ou d'or, s'affairant sur les feuilllets comme sur des pétales. Ah ! que c'était donc là miel de France

et du meilleur !... Et au plus haut des cieux une alouette chantait la gloire éternelle de la mesure, de la saine et immuable cadence, de la poésie.

Mélancolie, oui, peut-être, car à l'automne il faut que les fleurs tombent et que l'odeur du chrysanthème envasisse les cimetières, mais avant le soir, quelle fraîche débauche de guirlandes au *flanc du vase* avec tous les souvenirs, latins ou grecs, de l'écolier studieux qui n'oublie jamais d'asseoir sa Muse, couronnée de violettes, sur la colonne brisée d'un temple ! Triste, non pas : seulement résignée, sans fureur et sans cruelle barbarie qui conduit souvent aux plus cruels *barbarismes*. Rythme et rimes richement unis, à fortunes égales. Un poème de Samain, c'est le beau mariage, la belle alliance de l'amour et de la

bonne tenue et le verbe ne se fait chair que sous l'égide d'une très noble sentimentalité.

Albert Samain fut, cependant, un moderne, en ce sens qu'il put rénover l'art trop classique en colorant le marbre des différentes nuances du soleil délicieusement mourant qu'il portait en lui, mais il n'aimait pas le rude exotisme importé chez nous, qui tue les lignes en les incendant de ses clartés brutales. Mystique sans l'exaspération des faux prêtres, il a toutes les pudeurs des vrais croyants de la volupté. Il fait chercher l'aurore sous son écharpe de rosée, l'étoile sous la frange de son nuage et suggère le rayon avant de vous en éblouir. Il est par excellence le poète des adolescents et des femmes, mais il l'est sans faiblesse vis-à-vis de ce public d'élite

qu'il ne cherche pas à conquérir par des rêveries plus ou moins malsaines.

Et il eut la suprême gloire, pour un poète, de mourir encore jeune sans avoir connu toutes les amertumes et les étranges complications de la célébrité.

Physiquement, Albert Samain représentait un homme très simple et très doux. Un joli profil pur, un teint pâle et, sous le lorgnon, des yeux rêveurs qui s'attachaient difficilement aux choses précises de la vie. On peut dire qu'il vivait machinalement pour le côté pratique du jour le jour... et il s'arrêtait pour regarder un coucher de soleil sur un pont, malgré le rendez-vous pressé.

Je l'ai toujours déconcerté, un peu effaré même, par mes allures cassantes, et il prétendait ne pas pouvoir me situer autrement qu'une cravache à la main.

D'une étrange délicatesse de mœurs, il ne supportait pas une plaisanterie brutale sur l'amour, et je l'ai vu, un soir, dans un cabaret des Halles, au supplice, parce qu'un de ces affreux chanteurs d'obscénités pour *tournée des grands-ducs* nous régalaît de son répertoire. A un certain moment, je le vis poser son lorgnon, l'essuyer avec soin, puis il soupira : « Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que ces choses sont en vers (et d'un geste, comme s'il repoussait quelque image abominable) : Sommes-nous bien sûrs de ne pas être salis et complices simplement par ce que nous avons entendus ? »

Il pensait vraiment ce qu'il disait à ce moment-là et en avait les yeux humides.

L'un des meilleurs amis d'Alfred Vallette, il fut très inquiet lorsqu'il apprit

que je devais l'épouser. Il vint, presque cérémonieusement, chez moi pour me faire un joli discours de circonstance :

— Vous comprenez, Rachilde, c'est moi qui vous ai présentés l'un à l'autre... Pouvais-je deviner que j'étais en train de nouer deux anneaux d'une chaîne ? C'est effrayant ! Me voici responsable de deux existences... surtout que je connais tellement Alfred Vallette... Vous... Oh ! vous, que je connais moins... Je... je...

— Je comprends très bien ! Vous vous souciez beaucoup moins de mon bonheur que de celui de votre meilleur ami, et j'en suis touchée... car, en effet, il n'y a que cela qui compte : l'amitié.

Il était sur des charbons ardents ; partagé entre son excellente éducation et sa très profonde affection pour Vallette, il ne savait comment me dire ce qu'il

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

redoutait. Pour le consoler et le rassurer, je lui fis les plus solennels serments de fidélité... que je n'aurais pas pris la peine, certainement, de faire à son ami lui-même !

— Le mariage, moi, ça me ferait peur, murmuraît-il. Moi, je n'oserais pas. C'est tellement une aventure mystérieuse !

Tant et si bien qu'il fut un de nos témoins... et que, distract comme tous les poètes, il passa toute la nuit de nos noces en discussion sur la littérature sans s'apercevoir le moins du monde que nous étions mariés depuis la veille : je suis d'ailleurs très forte sur les questions d'esthétique... encore bien plus que sur les questions d'étiquette.

Un jour on vit venir Albert Samain au *Mercure de France* avec une petite

rougeur sur la joue... c'était, hélas, le premier baiser de la mort !

Raymond Bonheur le ramena, malade et triste, à la maison de Magny-les-Hameaux. C'est là qu'il s'éteignit discrètement, doucement :

*D'une suprême défaillance*

... Dans le silence de ce grand jardin, à l'ombre de ces grands arbres centenaires, au penchant de ce coteau, dans ce joli décor d'un coin de l'Ile-de-France, où les lignes des collines vertes s'inscrivent sur le ciel des couchants roses, comme en émoi d'une tendresse inexprimée :

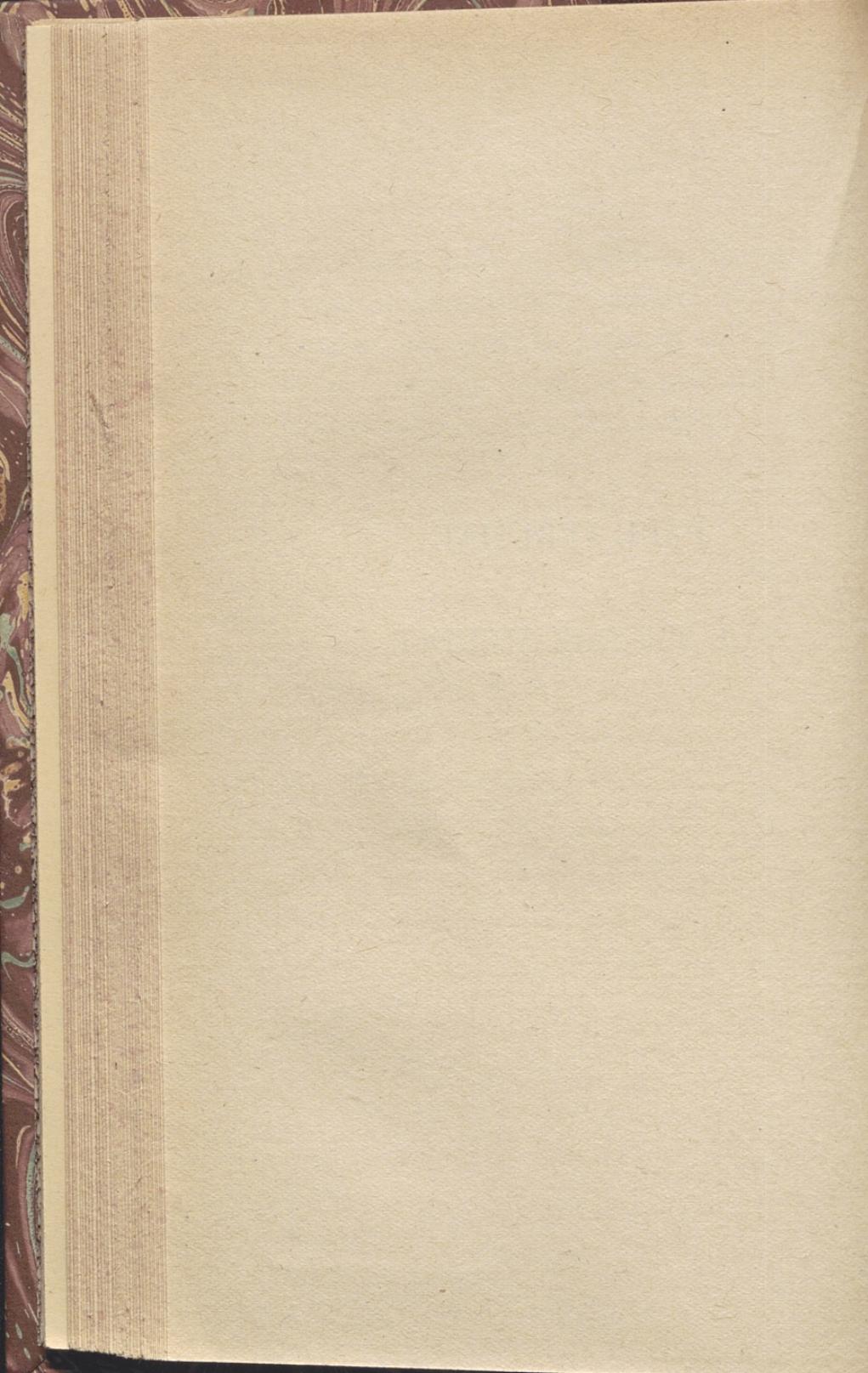
*... O soleil, front du jour, ne rougissant qu'au soir...  
Peut-être du remords de quitter notre terre !...*

Maintenant la douceur du paysage est

partie avec celle du poète, et du fond de l'horizon paraissent, les ailes tendues férolement, les grands rapaces de guerre, les avions, qui écrasent la paix des campagnes sous leurs rugissements.

PAUL VERLAINE

LE TENDRE MAUDIT



DANS la chambre bleue, un peu bien  
*jeune fille* malgré les deux épées  
en croix qui balafrant le mur, l'étrange  
personnage est couché, semblant tout  
étonné de se retrouver là. Un mobilier  
très simple, sur un fond de tenture d'un  
azur gris, lui parle d'une créature énig-  
matique, distante, surtout discrète, pué-  
rile assez pour ne s'intéresser qu'aux  
apparances offertes, aux surfaces qu'on  
a voulu vernir en son honneur. Il a déjà  
remarqué qu'il y a du cristal ou du verre  
de tous les côtés.

« Je ferai bien attention à ne rien  
casser », a-t-il déclaré, la veille, en en-  
trant.

Mais cette déclaration ne leur suffit

guère. Ils s'examinent curieusement, inquiets...

Il est installé trop confortablement dans ce lit trop doux : ça le gêne.

Elle n'ose pas lui demander ce qu'il va prendre pour son petit déjeuner : thé, café au lait ou chocolat ?...

On lui a amené cet homme fort mal en point, une jambe blessée, des habits en lambeaux, un feutre sur la tête comme enfoncé à coups de poing, ombrant un visage déjà sombre aux yeux luisants de colère ou de larmes. Ce matin, ils ont le temps de se regarder et ils se font la surprise de se découvrir mutuellement :

— Alors, c'est vous ?...

— Oui, c'est moi !

Elle a revêtu une blouse d'infirmière bien blanche, comme il convient quand on a fait de la clinique, et ses cheveux

courts vous laissent indécis au sujet de son espèce.

Le visage de l'homme, qui peut avoir aussi bien quarante ans que soixante, est un masque bizarre, celui d'un faune ou d'un guerrier *mongol*. Les yeux semblent tirés en arrière par les deux ficelles minces des sourcils, le nez s'épate ou enflle ses narines comme s'il flairait ses mots et la moustache ébouriffée dissimule des lèvres sinueuses qui ont le sourire amusé ou ironique des gens préoccupés d'autre chose que de la vie courante. Il répète, cela pour lui-même, ayant l'air de ne pas y croire : « Du thé, du chocolat ou du café au lait ? » Puis il se renverse sur le traversin, en éclatant d'un rire qui fait vibrer les objets de verre garnissant la cheminée.

— Ah ! mademoiselle, que c'est drôle

ce que vous me proposez là ... du thé... du chocolat ? Je suis donc si malade... *Je dois être mort ?*

Elle est offensée par la brutalité du rire et très saisie par le : *je dois être mort.*

— Je vous ai préparé du chocolat... je sais très bien le faire, vous verrez !

Pourquoi diable cet homme au sombre masque, dont le teint brouillé a conservé toute la suie en suspension dans les rues de Paris, se sent-il menacé de la mort parce qu'on lui propose de déjeuner le plus naturellement du monde ?

Elle va chercher la tasse odorante, la tartine beurrée, le sucre, et revient en tournant la cuillère dans le chocolat très épais :

— Vous savez, c'est le *chocolat espagnol*. Ça n'est pas de l'eau claire comme

dans les crémeries. Il faut le faire fondre d'abord lentement et puis le délayer avec le lait en tournant toujours.

— Après tout, c'est peut-être bon, mais vous m'excuserez, mademoiselle, de vous avouer mon sentiment... *j'aimerais mieux une absinthe.*

Il s'assied péniblement sur son lit et grogne :

— Ce qu'on enfonce là dedans ! Je vais bien sûr y laisser ma jambe comme dans de la glu !

Puis il prend la tasse, flaire, tire une langue étrangement pointue, goûte, mange la tartine, avale tout le chocolat et s'écrie :

— C'est bien pour vous faire plaisir, chère mademoiselle. D'ailleurs, oui, c'est divin ! Je crois que je m'y habituerai.

Elle s'est tenue debout devant ce lit, en servante attentive, mais elle a le cœur un peu gros.

L'odeur de l'absinthe lui cause un invincible dégoût et elle est secrètement indignée de songer que cet homme peut préférer ce poison à son chocolat.

Derrière le lit, une draperie de soie bleue sur laquelle s'enlève une énorme lune de satin jaune où se brodent, en relief, d'extraordinaires oiseaux chinois que menace un dragon aux multiples anneaux reptiliens, intrigué l'homme qui se penche et lit une phrase écrite à l'encre sur le satin :

*Dans la lune on dit qu'un jour  
Ceux qui meurent sans amour...*

Il se tourne, subitement attendri :

— C'est de vous, ces vers-là ? Rimes masculines sans l'alternance féminine ? Pourquoi ? En voilà des histoires à dormir debout : Des oiseaux bleus qui roucouleront lorsqu'il ne sera plus temps !... Ces vers ne sont pas aussi bons que votre chocolat...

Et le voilà qui se lance dans une théorie sur la poésie en général et l'horreur qu'il éprouve pour les amateurs. Il semble s'amuser de son propre discours et parle avec une verve terriblement sarcastique, un rebondissement inattendu de termes d'argot qui paralyse un peu l'admiration de celle qui l'écoute. Quand il a fini, il ajoute :

— Comment ferai-je pour avoir ma malle, mes vêtements, mes papiers ! Ah ! chère mademoiselle, que vais-je devenir ?...

A quelque temps de là, j'avais fait la connaissance d'un gamin de seize ans qui dessinait fort bien et n'avait que de très vagues notions de tenue mondaine. J'écoutais une conférence dans une salle de mairie où se produisait un de ces conférenciers ingénus qui pensent découvrir une vérité première, déjà souvent appréciée par le public et permettant à ce public d'entrer en collaboration directe avec le personnage, sinon de ne pas le suivre du tout ! J'en étais à la période d'agacement durant laquelle on rêve de sortir sans faire de bruit, de voir se détacher le lustre du plafond ou s'écrouler le buste de la République, lorsqu'une petite main très fine, étonnante même pour une femme, se glissa par-dessus mon épaule et plaça sous mes yeux une telle caricature du beau parleur que j'écla-

tai de rire. Successivement, le gamin, gardant tout son sang-froid pour dessiner sur son genou, me passa différentes attitudes du pauvre conférencier, et, enfin, un profil de moi l'écoutant, les yeux mi-clos.

C'était Cazals qui fit, plus tard, d'excellents portraits de Verlaine et une effrayante tête d'Alfred Jarry en condamné à mort, très ressemblante. A cette époque, on faisait ressemblant, on n'interprétait pas et on ne remplaçait pas le nez du modèle par une cheminée d'usine. J'invitai Cazals à se joindre à mon cercle du mardi, et un soir il m'amena Paul Verlaine ayant eu une terrible discussion avec son propriétaire, lequel propriétaire avait échangé avec son locataire, non seulement des propos discourtois, mais aussi des gestes violents, un Paul

Verlaine blessé, en loques, sans gîte et sans ses manuscrits, chose plus grave.

Je n'ai pas l'habitude de réfléchir. Je n'avais jamais vu Verlaine, mais je l'avais lu.

*Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne*

firent pour lui ce que n'aurait jamais pu faire aucune solennelle recommandation.

Et je l'installai chez moi, rue des Écoles, le même soir, puis prenant sous le bras Sans-Frousse, mon chat noir, animal sacré, un sacré animal qui ne pouvait souffrir aucune intrusion sans jouer des griffes et des dents, j'allai coucher, quai de la Tournelle, chez madame ma mère.

Paul Verlaine, tout en préférant l'absinthe au chocolat, était bien le plus délicieux des... enfants terribles. Sous ses

allures de bohème il dissimulait une éducation et tout un atavisme de bon bourgeois français. Quand venait l'heure du chocolat, il se sentait heureux, me disait-il, comme *un innocent*. Et il était innocent, ce tendre maudit, car il expliquait merveilleusement ses pires aventures. Je l'écoutais sans révolte.

Au fond, nous ne sommes des monstres, certains monstres, que parce que c'est la *majorité* qui nous impose sa vraie monstruosité. Personne, pas même le Christ, n'a réussi à séparer l'ivraie du bon grain ! Alors le pain quotidien est certainement fait d'une matière relativement inconnue et on ne sait pas pourquoi les boulangers ont raison en face des pauvres qui vivent de rayons d'étoiles.

Pendant que Verlaine se reposait chez moi, *sans rien casser* et sans trop réclamer

son absinthe, je cherchai à le faire soigner plus sérieusement dans un hôpital... vraiment hospitalier.

Me croira-t-on si je dis qu'il fallut près de quinze jours pour que ce prince du sang de la poésie française pût être reçu dans une de ces maisons ouvertes à tous les voyous ?

Ce fut à Broussais qu'on le fit entrer après de multiples démarches de la part de deux de mes amis, des extravagants selon le monde : le poète Tanchard, toujours vêtu, hiver comme été, d'une peau de bique, et son illustre parent : le député musulman Grenier qui avait la coutume de faire ses ablutions rituelles sur les bords de la Seine, devant le Palais-Bourbon. Ces deux excellents camarades ne me demandèrent aucun détail. Il s'agissait d'un poète... et d'un poète maudit !

Paul Verlaine fut admis à Broussais où  
j'allais le voir et lui porter des douceurs  
quand j'étais en fonds... (Pas souvent !)

— Que désirez-vous, monsieur Ver-  
laine ?

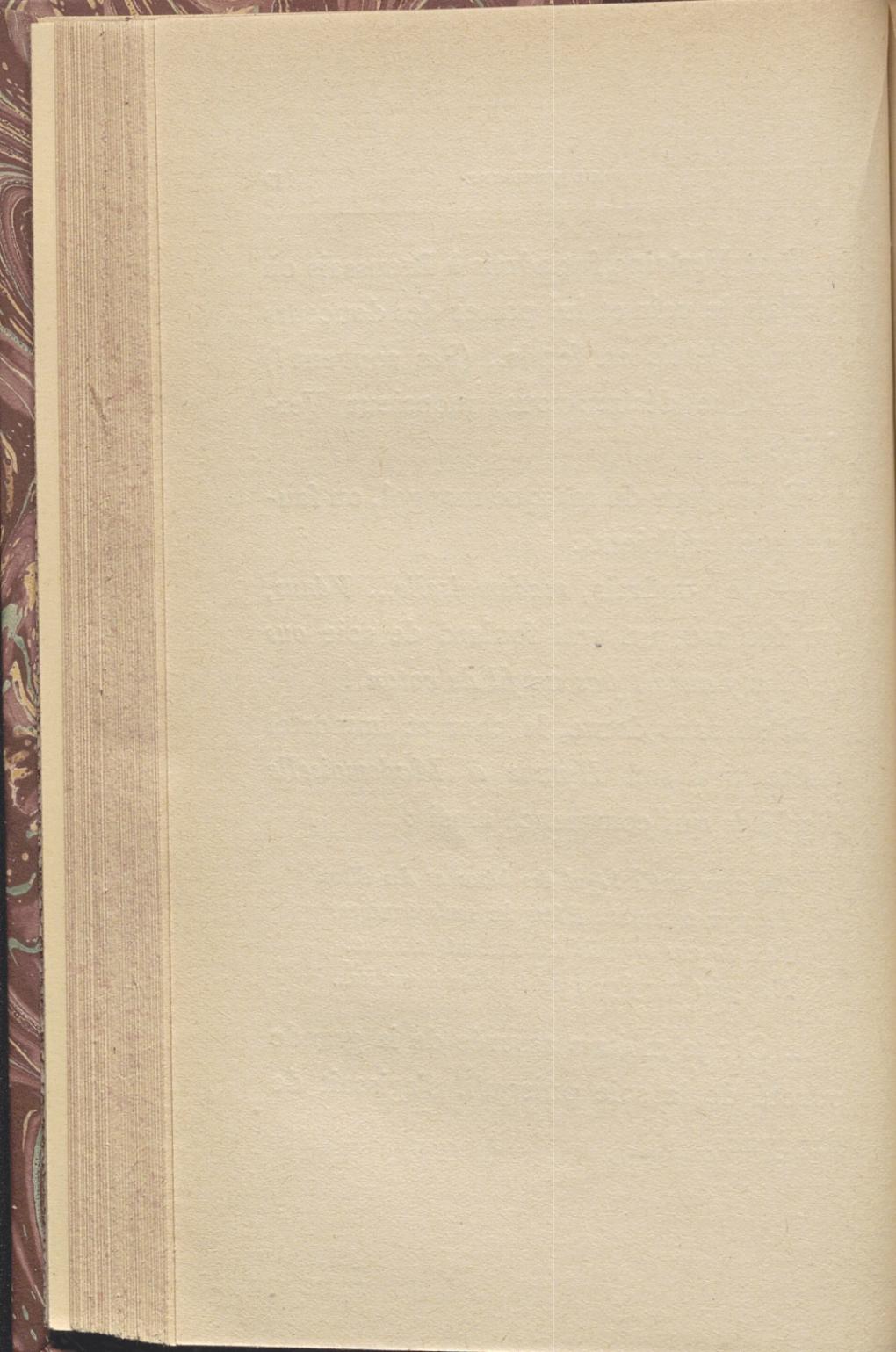
Et les yeux du masque mongol, ou fau-  
nesque, brillaient :

— Je voudrais, *mademoiselle...* *Vénus*,  
un foulard, un vrai foulard de soie *ous*  
*qu'il n'y aurait pas un fil de coton* !

D'où, sans doute, le cher et immortel  
poète tira son *Hymne à Mademoiselle*  
*Rachilde* qui commence ainsi :

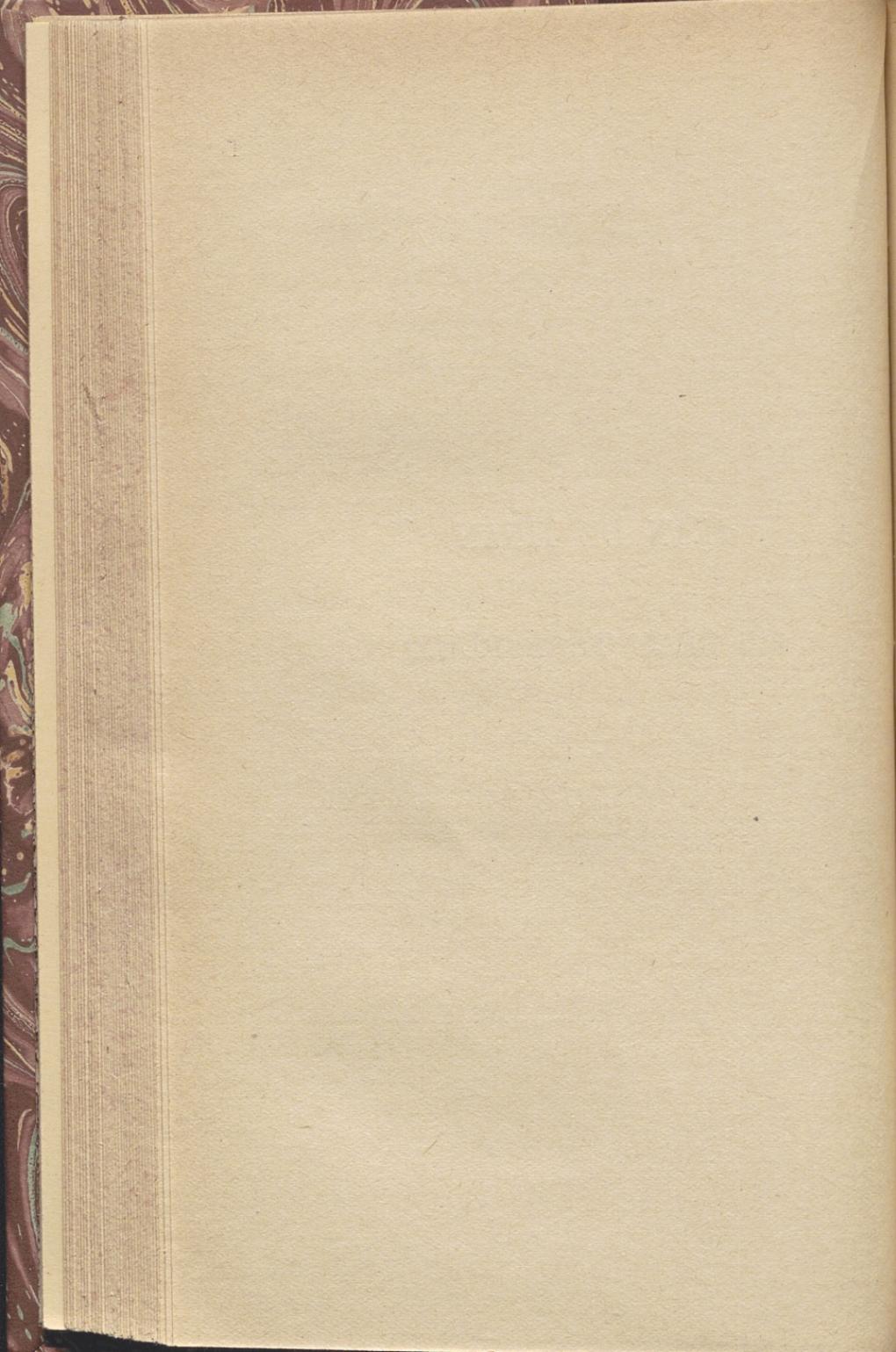
*Tu nous rends l'égal des héros et des dieux*  
*Et nous procurant d'être les seuls dandies,*  
*Fais de nos orgueils des sommets radieux.*  
*Non plus tels foyers de troubles incendies...*

... Car je m'étais assurée de la grande  
pureté de la soie puisqu'il s'agissait de  
*dandysme*.



JEAN DE TINAN

LE BEAU TÉNÈBREUX



DRAPÉ dans une cape 1830, dont un pan se rejette sur l'épaule pour mieux montrer sa doublure de satin, coiffé d'un feutre souple, dont un bord peut se relever fièrement comme suivant l'ondulation d'une plume, ce jeune homme paraissait descendre d'un cadre et l'on cherchait, derrière lui, le jardin où rêve Elvire, car le fond naturel de ces silhouettes-là, c'est la légende amoureuse, fatalement tragique.

Jean de Tinan, lorsqu'il fit son apparition au *Mercure de France*, tranchait vraiment sur le milieu de la revue, plutôt composé de jeunes bohèmes, jeunes bohèmes qui devinrent presque tous de fort grands seigneurs de lettres. Cepen-

dant, il s'apprivoisa assez vite, et à part Alfred Jarry, qu'il ne pouvait souffrir, il adopta les autres, vint volontiers rue de l'Échaudé-Saint-Germain, une rue étroite, rien moins que mondaine, parce que les voitures de maîtres *n'y tournaient pas.*

Le beau ténébreux portait des gilets de velours noir à vingt-cinq ou trente boutons d'argent, des cravates à deux tours, quelquefois des violettes sortant de la poche, côté cœur. Très pâle, les yeux cernés, le sourire de temps en temps mélancolique, l'auteur de *Penses-tu réussir ?* et d'*Aimienne* était cependant beaucoup plus amoureux de la vie, surtout de la vie nocturne que... d'Elvire.

N'en déplaise aux femmes sentimentales qui pensent qu'un *amour éternel en un moment conçu* peut garantir les

jolis garçons de ce qu'on appelle vulgairement la noce, je crois pouvoir affirmer que c'est assez souvent le prétexte qui les y pousse.

L'homme, jeune ou mûr, est un animal rempli de contrastes. Il accuse les femmes de mensonges intentionnés, mais il est, sans aucune intention, en perpétuel désaccord avec ses paroles. Il s'arroge d'abord le droit à l'infidélité, parce qu'il n'est pas responsable de sa nature d'homme, et ensuite il prononce solennellement des serments qu'il sait ne pas pouvoir tenir.

J'ai reçu tant de confidences extraordinaires dans mon existence de romancier que je peux avouer que la prétendue perversité de mes livres vient peut-être des diverses influences que ces confessions eurent sur mon imagination.

J'admetts toujours, mais je ne com-

prends jamais ce cynisme de la tenue  
allant de compagnie avec ce besoin de  
passion plus éthérée.

Et cela inspire les plus beaux poèmes  
comme les plus désolantes trahisons.

Jean de Tinan aimait éternellement,  
au moins huit jours, toutes les jolies  
filles qui passaient à sa portée, et sans  
doute, ne pouvant avoir celle qu'il aimait,  
il se contentait d'aimer celles qu'il avait...  
seulement, avec les tirades 1830 en plus !  
Cela faisait un cruel mélange de chairs  
meurtries et de rêves bleus qui se traî-  
naient voluptueusement dans une petite  
fange de convention.

Arriviste dans le bon sens du mot, il  
voulait *réussir* de toutes les façons, et  
n'avait-il pas raison, le jeune fou marqué  
par une amoureuse plus exigeante en-  
core que celles qui passaient, celle qui

nous fait passer : Madame la Mort ?

Fébrilement actif, Jean de Tinan travaillait partout, sur les tables de café, entre deux bals, sur le coin de nappe du cabinet particulier où la belle attendait, debout, impatiente de lui voir draper, pour le départ pour Cythère, sa fameuse cape doublée de satin ; il écrivait aussi sur ses manchettes, genre très à la mode en ce temps-là. Je l'ai vu griffonner des phrases, qu'il ne voulait pas perdre, sur la rampe de l'escalier qui descend à la salle de Bullier. L'esprit toujours en éveil, le corps paraissant toujours souple et dispos, il lui fallait mener la danse, le train, le combat, et il s'occupait même de politique, ayant l'idée, comme Barrès, que la littérature mène à tout, mais à la condition de ne pas avoir l'air d'en sortir. Ambitieux certainement, très

honnête lutteur, scrupuleux jusqu'à la manie et ne consentant jamais à des promiscuités de mauvais goût. Un jour, un mardi, de bonne heure, nous eûmes tous les deux une assez violente discussion à propos des... *originaux* que je recevais, dont le féroce auteur d'*Ubu-Roi*.

— Je ne comprends pas, Rachilde, que vous, une petite bourgeoise, au fond, vous receviez ce bonhomme-là, plus ou moins douteux (surtout comme linge), un grotesque, jouant des comédies odieuses et ayant le paradoxe un peu lourd. Il y a des bornes à tout, même à la liberté des propos, sinon des gestes.

— Si la liberté des propos entraîne à celle des gestes, c'est tant mieux, puisque nous sommes avertis, les uns et les autres, d'avoir à nous tenir sur nos gardes. Préféreriez-vous l'hypocrisie ?

— Je n'admet pas le manque d'éducation.

— Parce que vous êtes d'un monde où l'on élève les jeunes hommes dans l'art de dissimuler leurs vices.

— Je n'ai pas de vices, je suis un normal.

— Il n'est pas normal de tromper sur la qualité de son cœur. Vous avez dit à la petite Fanny que vous n'aimiez qu'elle et que vous désiriez l'enlever à celui qui l'entretient. Elle est venue me consulter...

— Ça, c'est trop fort ! Non, je n'ai pas du tout l'envie de m'encombrer de cette jolie personne naïve... Est-elle si naïve que ça ?...

— Elle a eu l'idée de séduire le *père Ubu*, car elle a le sens aigu du génie, et il est toujours flatteur pour une femme de... s'annexer le génie, et le *père Ubu* lui a

répondu brutalement que, ne pouvant pas payer, il s'absténait. Je le trouve beaucoup plus honnête, en amour s'entend, que vous-même, qui promettez sans pouvoir tenir... Ce que vous reprochez à Jarry, c'est beaucoup moins ses mœurs que ses vêtements négligés. Vous ne parlez pas de ce prétentieux Oscar Wilde, toujours si correct, son œillet blanc à la boutonnière et son sourire *attire-lady* à la bouche, qui me dégoûtent bien autrement que les jurons du père Ubu.

Sur ce, Tinan, furieux, se mit à parler d'autre chose, trop courtois pour insister.

A quelque temps de là, Jean de Tinan eut une aventure délicieuse, qu'il a d'ailleurs contée dans *Aimienne ou le Détournement de mineure*.

Un beau soir, il rencontra à la terrasse

d'un café du quartier Latin une jeune fille, absolument jeune fille, qui voulait vivre sa vie, la première de nos garçonne, certainement. Vouloir sauter à pieds joints de la fenêtre de ses parents dans le ruisseau, pour en finir avec une famille un brin tatillonne, est une idée beaucoup plus fréquente qu'on ne se l'imagine chez les vierges de quinze ans.

Cette petite serine échappée de la cage et s'abattant sur la terrasse du d'Harcourt ou du Soufflet (je ne me rappelle plus bien) eut la merveilleuse chance de tomber sur un jeune héros, justement assez sentimental (ou assez fatigué ce soir-là) pour s'abstenir. Je n'en dirai pas plus long, mais à la place de Jean de Tinan un autre l'aurait probablement épousée... ce qui, peut-être, les aurait sauvés tous les deux.

Chargé par le *Mercure de France* de tenir la rubrique « Cirques, cabarets et concerts », il y fut aussi brillant comme esprit et comme souplesse de style qu'un acrobate pailleté s'ébattant dans les cintres et y réussit les plus amusants tours de force. On peut même affirmer qu'il fût là le promoteur de cette littérature, d'apparence facile, qui engendre les journalistes poètes, artistes adroits et trop souvent résignés, dépensant en un article ce que l'on mettrait de talent, si on était consciencieux, dans toute une nouvelle.

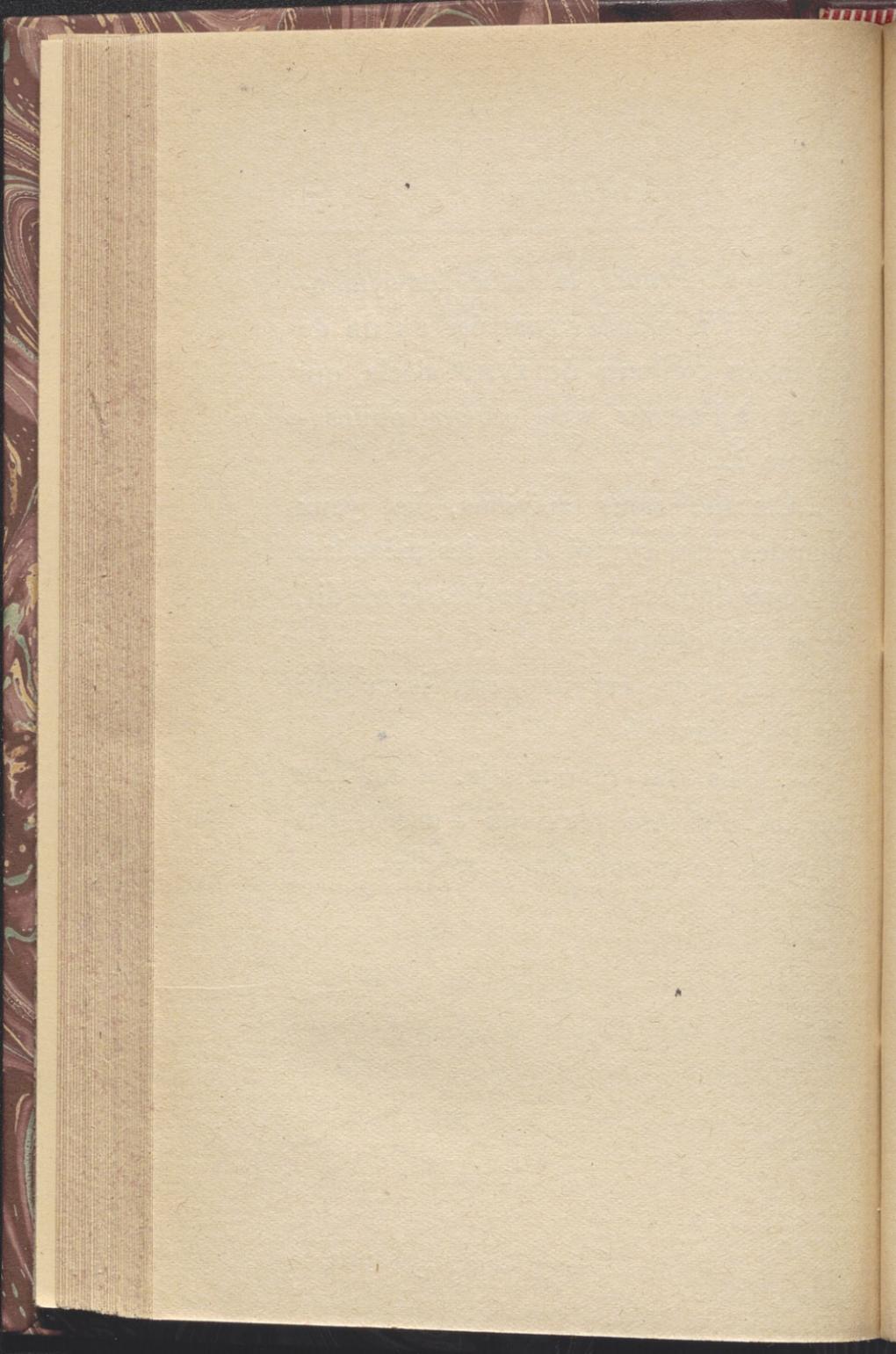
Que serait devenu ce garçon charmant, qui mourut trop jeune pour qu'on en fît un chef d'école, ce poète élégant, toujours littérairement drapé de sa cape 1830, mais en montrant volontiers le revers de satin violet, comme s'il se rangeait d'avance sous la bannière du

*Mercure de France*, la revue des symbolistes ? Un grand romancier ou un de ces libres conteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui donne à l'amour une saveur philosophique ?...

...Comme nous suivions, les yeux humides, son convoi dans les méandres fastueux du Père-Lachaise, Barrès me dit, de sa voix rauque :

— La gloire est une courtisane qui tue les enfants !

— Mais, lui répondis-je, il ne faut pas les plaindre ceux qui n'eurent pas le temps de se voir faner par elle...



LAURENT TAILHADE

LE POÈTE A LA CRAVATE ROUGE



J<sup>E</sup> possède une photographie de Tailhade qui date, je crois, de son arrivée à Paris. Il venait de Tarbes et sortait, tiré à quatre épingles provinciales, d'une vieille famille très sage de magistrats et d'officiers ministériels. Comment ce merveilleux poète, le promeneur nonchalant ou rêveur du *Jardin des Rêves*, devint un redoutable ennemi de la société et se mit à glorifier, après les *beaux rires d'Aphrodite*, le beau geste de l'anarchie, la bombe civile ? ce sont là des mystères qu'il est bien imprudent de chercher à approfondir. Sur sa photographie, un peu jaunie par les ans, il ressemble vaguement à un élégant capitaine de gendarmerie. Ce rhéteur, cet érudit et ce

contemplatif fut le plus virulent des révolutionnaires de cette époque où les Rava-chol terrorisaient les bourgeois en déposant des engins explosifs qui faisaient souvent beaucoup plus de bruit que de mal. Mais qui aime le danger y périra. Et un jour...

... Nous étions sortis, mon mari et moi, ce jour-là, pour aller à une conférence qui se donnait dans notre quartier, celui des Écoles ; je marchais un peu en avant d'un groupe de jeunes écrivains qui devisaient fort tranquillement sur la façon dont ils *pensaient réussir*, lorsque parvenus à la moitié de la rue que j'habite aujourd'hui nous entendîmes retenir une épouvantable explosion, et une colonne de fumée, de poussière mêlée de plâtras s'éleva dans les airs. C'était l'angle du restaurant Foyot, celui qui fait le

coin de la rue de Condé, en face du Sénat, qui sautait !

Tailhade et une dame de ses amies dînaient dans ce coin-là... Il ne faut jamais oublier, quand on est un anarchiste... *amateur*, qu'il est peut-être bon de ne pas fréquenter les endroits de luxe ! « Qu'importent de vagues humanités si le geste est beau ! »

Je me mis à courir en voyant grossir la foule et un immédiat barrage d'agents se former. Laissant derrière moi les amis, je finis par me glisser au premier rang, devant une voiture d'ambulance où l'on transportait une masse informe pétrie de rouge d'où pendait une tête très pâle, un œil arraché.

— Tailhade ! Mon pauvre Tailhade ! m'écriai-je en larmes, pensant qu'il était mort... ou allait mourir.

Alors, sortant de la masse rouge et d'un ton presque calme :

— C'est vous, Rachilde ? Ah ! prêtez-moi votre éventail... J'ai bien chaud !  
(Textuel.)

Tailhade, le beau Tailhade, l'intrépide capitaine de... l'armée contre *les Mufles* (il devrait bien revenir, aujourd'hui !) était victime non pas de son devoir mais de son dilettantisme. Cœur peut-être froid, ce virtuose du verbe manquait de sensibilité, au moins dans ses vers, mais c'était un intrépide et un brave qui... continua, lui aussi, la séance ! Loin de vitupérer ou de se plaindre il déclara, une fois guéri, un œil de verre glaçant son regard en le rendant encore plus dédaigneux, qu'il trouvait, naturellement, le geste aussi beau... contre lui que contre les autres et il se remit à

fréquenter les réunions publiques plus ou moins littéraires où son éloquence faisait, certainement, une impression redoutable. La bombe de son génie sarcastique, que l'on retrouve dans *Au pays du mufle* et *A travers les grouins*, et ses conférences féroces où son éloquence lyrique, la maîtrise de son incomparable diction lui annexaient des salles entières, le rendaient très dangereux en le montrant le plus terrible des agents perturbateurs. Je me souviens qu'un soir on voulut l'arracher de la tribune, les uns pour le porter en triomphe et les autres pour le conduire au poste ; il se pencha vers moi qui me trouvais en dessous : « Est-ce que vous vous amusez, Rachilde ? » me demanda-t-il du ton dont il aurait prononcé le fameux mot : *Charmante soirée, n'est-ce pas ?*

qui est de tradition dans la banalité.

C'était bien le poète à la cravate rouge et ce fut le poète qui fit de son manteau de sang un vêtement purement mondain, une sorte d'habit de gala dans le genre de celui que les chasseurs endosSENT pour forcer la bête !

En ce temps-là, d'ailleurs, l'anarchie était à la mode. Un snobisme, de nos jours remplacé par le défaitisme ou l'anti-militarisme. Moins bête parce que c'était *avant* et que la culture de ce genre d'absinthe aurait pu arrêter le mouvement guerrier des peuples en marche les uns contre les autres. Malheureusement ces libres propos, échangés dans les salons, à l'ombre des palmiers artificiels, n'allaienT guère plus loin que leur ombre.

Laurent Tailhade m'a dédié la pre-

mière édition de *Au pays du mufle*. J'en suis très fière, cependant je dois avouer que je n'ai jamais eu une grande admiration pour les opinions outrancières des poètes, mondains, ou écrivains exaspérés.

Je pense qu'il ne faut pas scandaliser le peuple, cet enfant à qui l'on ne doit jamais faire nulle peine, même légère. Que les grands amuseurs du public le fassent rire ou vibrer par des procédés romanesques en harmonie avec ses instincts primordiaux, soit ! mais que l'on pousse à la ruée des individus qui ne s'en soucient pas et qui finissent, un beau matin, par tuer l'avocat de la partie adverse parce qu'il a fait simplement son métier, c'est toujours néfaste. J'ai à me confesser moi-même d'un entraînement de ce genre ; je fus attendrie par un terroriste, un très jeune, qui venait

au *Mercure de la rue de l'Échaudé-Saint-Germain*, un gosse de vingt ans...

— Pourquoi diable, lui disais-je, portez-vous vos bombes dans les endroits déserts ? Ce n'est pas adroit. En voilà un, votre meilleur ami, qui flanque son engin dans l'antichambre d'une église où il n'y a personne entre les deux tambours de l'entrée. C'est idiot... puisqu'il s'est fait sauter lui-même !

Le gosse me regarda, effaré :

— Je pensais que vous étiez, madame, de l'autre côté de la barricade.

— Cela ne m'empêche pas d'aimer la logique ! lui répondis-je.

Au fond, ma sympathie de personne raisonnable allait à Ravachol parce que cet anarchiste-là était *un saint à rebours*. Il donnait le montant de ses vols audacieux à ses frères, ne gardait rien pour

lui et accomplissait le seul crime qui, j'ignore pourquoi, n'est jamais pardonné sous le prétexte de sacrilège : il allait déterrer les mortes pour leur enlever leurs bijoux et les vendre au profit des pauvres. Je trouve cela d'un courage étonnant et d'une logique encore plus parfaite, car on ne me persuadera jamais de la nécessité qu'il y a de porter ses bijoux jusque sous la terre alors qu'il existe toujours des femmes et des enfants qui crèvent de faim dessus ; et, enthousiasmée j'ai signé, ma foi, un article dont je ne me rappelle plus le titre : *Ravachilde*.

Où sont les bombes d'autan ? Quand on pense que ça faisait moins de mal que la grippe !

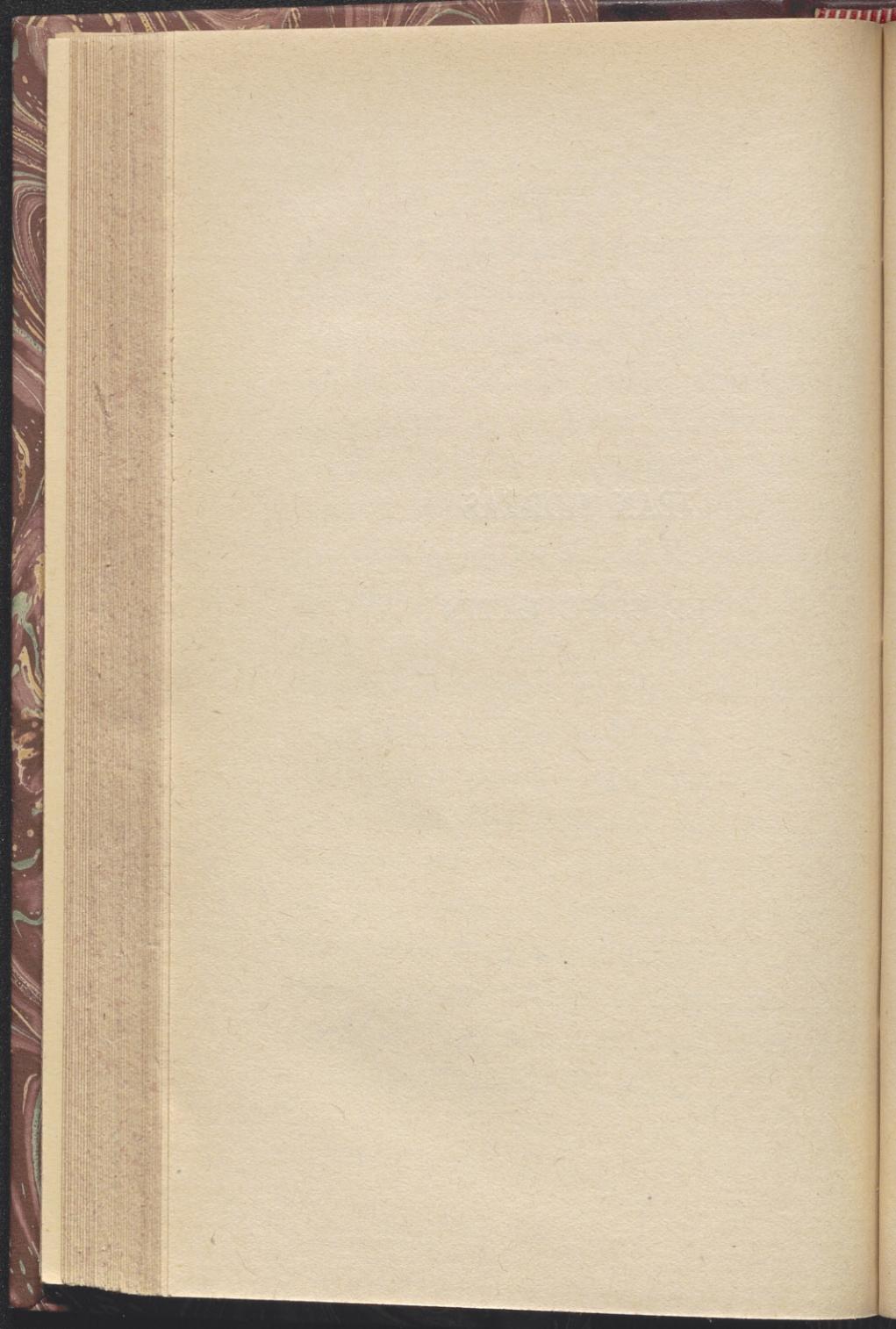
Je devrais, en terminant cet article sur le poète grandiloquent et si classique,

presque parnassien, Laurent Tailhade, rappeler au moins un de ses mots légendaires... mais comme ils sont justement légendaires, tout le monde des lettres les connaît. Je ne peux qu'offrir mon témoignage pour l'un d'eux, à jamais célèbre, dont, hélas, on ne peut bien rendre le ton qu'en imitant l'accent martelé du héros, cet accent qui n'était méridional que juste ce qu'il faut pour détacher les syllabes en coups de dague ou en balles de fronton basque.

Dans une brasserie, agacé par une personne d'un sexe différent qui, malgré le dédain du poète, y mettait vraiment un peu trop d'insistance, Laurent Tailhade lui dit, avec la plus parfaite courtoisie : « Vous m'inspirez, madame, un sentiment bien vif... (*un temps*, comme au théâtre) l'horreur du péché ! »

JEAN MORÉAS

LE GREC LATIN



RIVAL de Laurent Tailhade, Jean Moréas l'affrontait dans les cafés de lettres où tous les deux se disputaient la palme des belles récitations devant un auditoire aussi féru de l'un que de l'autre. S'aimaient-ils beaucoup ? Étaient-ils jaloux ? Je l'ignore, mais ils disaient l'un de l'autre tout le mal possible, et comme il leur était difficile de se trouver des torts littéraires, car ils se montraient toujours des poètes accomplis, ils s'attaquaient à leur silhouette réciproque. Celui-ci soignait trop son élégance vestimentaire, celui-là négligeait vraiment sa tenue. Et le pli de leur moustache les inquiétait également. Laurent Tailhade avait, selon Jean Moréas, l'air d'un officier en bourgeois qui exagérait son

grade... Jean Moréas, selon Laurent Tailhade, exhibait, du même noir, la moustache et les ongles. La galerie s'amusait prodigieusement de toutes ces petites histoires, pas bien cruelles, en somme.

Jean Moréas était naïf et bon. L'auteur du *Pèlerin passionné* conservait les manières tendres d'un Ronsard. Ne l'a-t-on pas surnommé, du reste, le *Ronsard du symbolisme* ?

Or, de ce doux poète, fort empressé auprès des dames, je fis la connaissance par une gifle que je lui administrai en plein café de lettres, au *Soleil d'or* !

Que l'on me permette la psychologie de cette gifle. J'arrivais de ma province, moi aussi, j'étais une fervente admiratrice, non pas des nouveaux poètes, que j'ignorais totalement, mais

du grand *Ancien*, Victor Hugo, qui m'avait donné ses encouragements : *applaudissements et encouragement, mademoiselle !* en Dieu grand-père bénissant tous les petits-enfants de lettres qui lui adressaient des hommages en vers ou en prose. Alors, ça m'avait monté la tête. Quand on a quinze ans on s'imagine, n'est-ce pas, qu'un Victor Hugo est un patrimoine qui vous appartient et que, nécessairement, il faut défendre !

M'étant assise à côté de ce beau Grec, si... quartier Latin, je l'entendis raconter, d'un accent singulier et avec une sorte d'afféterie qui me donnait sur les nerfs, des tas de bêtises au sujet de mon idole, puis, enflant le ton et atteignant au vilain, proférer son fameux leitmotiv : « Victor Hugo est un... sot. » Pour la première fois, peut-être, la petite fille encore très

gage fleurait l'agent des moeurs. (Il est bon que l'on sache ces choses puisque j'ai l'occasion de les dire, bien qu'elles ne semblent point croyables.) Ce personnage arriva chez moi de bonne heure, le matin, et me demanda si j'avais le dépôt de mes livres, ce qui ne tenait pas debout comme démarche judiciaire puisque le dépôt naturel des livres d'un auteur, c'est généralement son éditeur. Je lui indiquai l'adresse de Brancard, en Belgique. Il ne se tint pas pour battu et me déclara qu'il avait l'ordre d'opérer une perquisition chez moi, parce qu'on pensait que je détenais au moins une édition du livre poursuivi. Et il ajouta : « Je ne sais plus lequel, si c'est cette plaquette ou si c'est l'autre. » Alors je lui montrai une pile de ladite plaquette : « Prenez tout, si vous voulez, seule-

ment ce volume-là n'est pas *encore* poursuivi et vous êtes à côté de la question. »

Perplexe, le simple agent se retira pour aller en référer à je ne sais quel chef. Dès qu'il eut les talons tournés, je fus « saisie », moi, après mon livre, d'une inquiétude assez naturelle. Je ne suis pas très peureuse, mais à vingt ans on se « frappe » facilement, et comme j'avais chez moi un service de presse de *Monsieur Vénus* que je n'avais pas osé faire tout entier, une cinquantaine de volumes, je me demandai où j'allais cacher tout ça ! Mon appartement, grand comme un œuf, ne contenait ni placard mystérieux ni escalier dans les murs ! Il fallait chercher ailleurs, et si un camarade complaisant... Je songeais aux plus proches de mes amis. Il y avait bien Alfred Vallette, Léo Trézenik, le direc-

teur de *Lutèce*... le premier, ce fils de bourgeois qui avait tellement horreur des aventures... et puis Trézenik, dirigeant un canard déjà suspect... Je fus subitement illuminée par le nom de Jean Moréas, un voisin de la rue des Écoles, demeurant rue du Cardinal-Lemoine. Et comme je me décide, quand je n'ai pas le temps de réfléchir, je flanquai tous mes livres dans un fiacre, j'allai résolument frapper à la porte du poète. Ce fut épique ! Jean Moréas me voyant arriver à dix heures du matin n'en croyait pas ses yeux, mais il relevait fièrement sa moustache selon le geste rituel. Après l'explication rapide, il ouvrit des yeux de plus en plus stupéfaits. « Mais, fit-il, avec son accent grec soudainement comparable à celui de Marseille, en ma qualité d'étranger, je risque d'aller en prison,

ces butors-là auront encore moins de respect pour ma personne que pour la vôtre ! » — « Alors, donnez-moi l'adresse de Tailhade si vous la connaissez !... Il est Français, lui ! » — « Et moi je suis Latin, un Latin du quartier. Où sont vos livres, mademoiselle ? » Il roulait des yeux furi-bonds et frisait de plus en plus sa moustache. En deux voyages on monta mes livres et on les rangea dans un cabinet noir. — « Monsieur Jean Moréas, vous êtes un Dieu. Merci de tout cœur. » — « Ne me remerciez pas, j'en ai l'habi-tude. Dans mon pays, on est tous des dieux ! »

Il était drapé dans une tunique de soie ramagée de fleurs d'or, pas du tout majes-tueux, car il était de taille plutôt moyenne et sa moustache, presque bleue, tombait, d'un côté, toujours du même, car les

pointes de moustaches qu'on relève ne prennent jamais le pli.

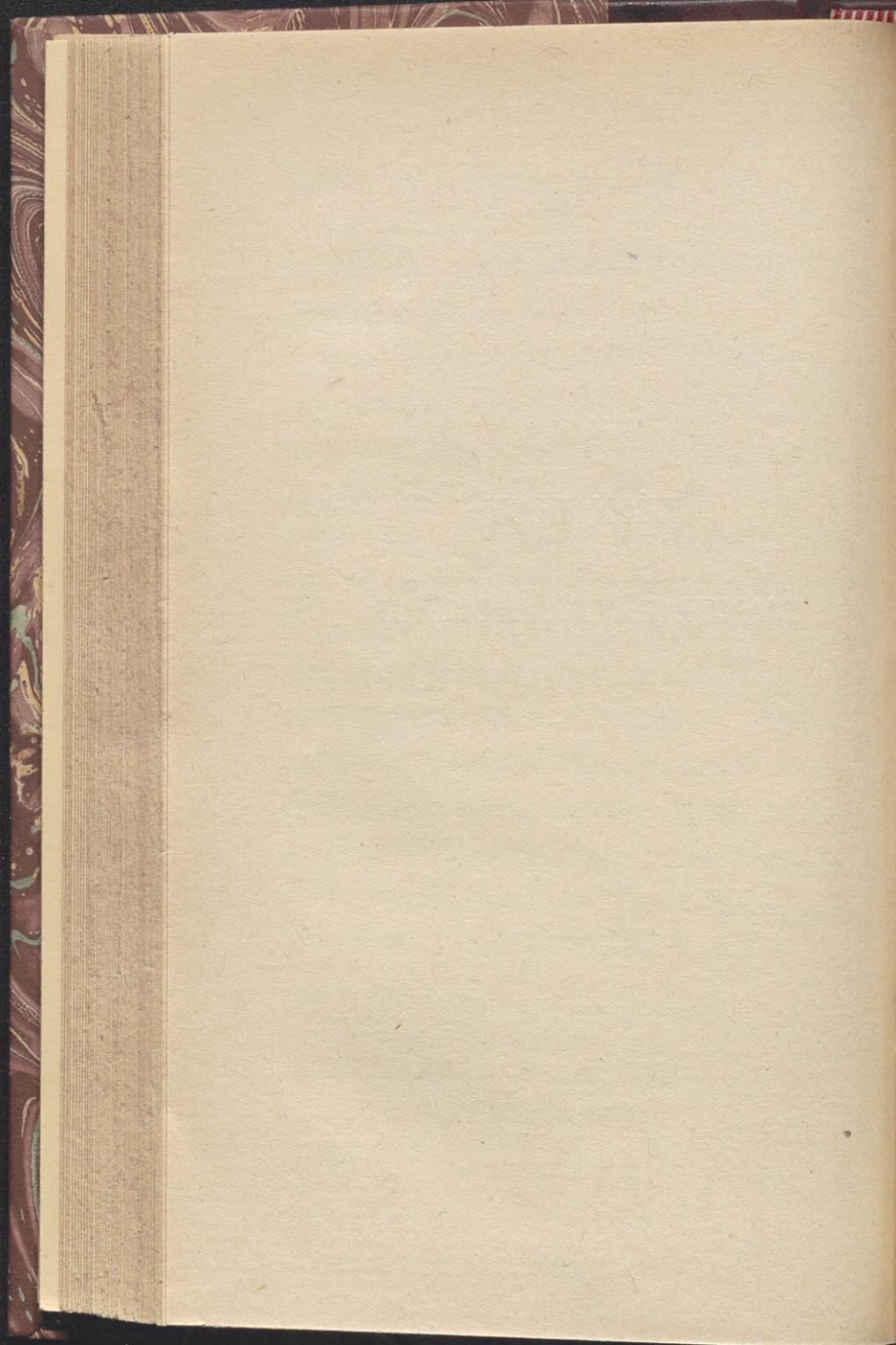
Bon Moréas, si simple, si doux et tellement en dehors de la vie commune, toujours ronsardisant et l'imagination cousue dans un pourpoint de velours !

Un jour, comme je me fâchais avec un de mes camarades dans une salle d'armes et que je le menaçais d'une épée, fort heureusement non démouchetée, il fit ce mot délicieux : « Je vous conseille les excuses, monsieur l'étudiant, lui dit-il, parce que si elle commence par les armes, je la connais assez pour savoir qu'elle finira par la gifle ! De toutes les façons vous serez battu après votre mort ! »

*Je me souviens, je me souviens :  
Ce sont des défuntes années,  
Ce sont des guirlandes fanées  
Et ce sont des rêves anciens,*

LÉON BLOY

L'ANGE EXTERMINATEUR



IL me plairait de démontrer la candeur de cet homme terrible, de l'auteur du *Mendiant ingrat*, car on l'a successivement mal connu, trop connu et méconnu. Cet homme, taillé dans un bloc de bois dur, ancien, peut-être le même bois que celui de la vraie croix, ce *tout d'une pièce*, d'apparence brutale, avait toujours l'âme en avant, comme un poing.

Les gens qui vont dans la vie ayant, selon le mot populaire, *le cœur sur la main*, ne sont pas des êtres sociables parce que la société a inventé des tas de gants que l'on doit mettre, et solidement boutonner, quand on s'approche de ses semblables à seule fin, précisément, de dissimuler ses meilleurs sentiments.

Léon Bloy ne dissimulait rien du tout, ni ses sympathies, ni ses antipathies. On savait donc tout de suite à quoi s'en tenir, ce qui est préférable aux tâtonnements psychologiques.

Brute sublime qui prétendait vivre dans un absolu religieux alors qu'il n'y avait plus autour de lui que des simulacres de religion, des faux prêtres et d'hypocrites dévots ! Il aurait dû naître au moyen âge où l'on comprenait encore le moine flagellant, sinon la véhémence d'un évêque guerrier. Or on a mis en doute jusqu'à sa propre foi, et comme croire c'est s'enthousiasmer, cela devient un exercice dangereux parmi des indifférents. Les uns l'ont traité d'illuminé, les autres se retranchant derrière les gros défauts de son caractère de saint énergumène ont été jusqu'à lui contester son

---

catholicisme un peu trop primitif pour être compris des chrétiens dégénérés.

J'ai le malheur de ne pas croire en Dieu, ayant, cependant, été élevée par une famille tellement catholique dans le mauvais sens de cette qualité qu'elle ne sut rien de mieux, pour garantir mon esprit des dangers de la littérature, que mettre mon cerveau entre les mains d'un père jésuite. Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne m'en remontra pas en fait de casuistique et que j'ai parcouru, dès l'âge le plus tendre, tous les petits sentiers qui tournent autour de la montagne sacrée dont je n'ai jamais aperçu la moindre flamme éruptive. Et je suis, par mes lointains aïeux, beaucoup plus proche de l'inquisiteur que du pénitent battant sa coulpe. Il est aussi malheureux pour un mortel de ne pas admettre l'immortalité

qu'il est pénible pour un homme d'être impuissant. La vie... (et l'amour) sans rêve d'au-delà ne signifie pas grand' chose et il convient de répéter (on ne le répétera jamais assez) le mot de saint Augustin, qui fut un grand amoureux : tout ce qui finit est trop court.

Léon Bloy qui s'accusait lui-même d'être un grand pécheur était aussi le plus innocent des hommes. Apre au gain de la charité publique, il mendiait effrontément, il forçait les serrures au nom d'une pauvreté acceptée par lui comme un cilice de conventuel. Il ne pouvait pas s'expliquer, ce socialiste du temps de saint Bernard, que toute la terre ne fût pas transformée en vaste communauté où les riches doivent entretenir les pauvres parce que les plus faibles sont tout naturellement inféodés aux plus

forts. Il est clair que l'aumône sollicitée devient un droit de conquête : si je suis nu, tu me dois la moitié de ton manteau ! Et je citerai une anecdote à ce sujet, la jolie petite aventure de Léon Bloy allant chez M. de Rothschild qui tient des fonds à la disposition de la première infortune venue, mais pas assez disponibles ou pas en rapport avec les besoins voraces d'une très belle imagination d'écrivain comme celle de notre saint homme. Il s'était fixé un chiffre, mettons deux mille francs, et on ne lui donna que cinq cents francs, ce qui est encore un assez joli denier... *consenti*. Il revint au *Mercure de France* et roulant ses gros yeux, d'une enfantine férocité, il s'écria : « Ces s....ds-là *me doivent* encore mille cinq cents francs ! »

Son exclamation prenait figure d'ingra-

titude, cependant on arrivait à en découvrir la logique, jésuitiquement parlant.

Lorsque je fis la connaissance de Léon Bloy, la grande ingénuité de cet homme traqué par tous les journalistes de l'époque et mis au ban de la société parce qu'il disait, avec génie, quelques vérités premières au sujet des mœurs en général et de la particulière malpropreté de certains seigneurs de lettres, m'amusa d'abord prodigieusement, puis je finis par me mettre au point pour le mieux apprécier. Il partait simplement du cercle de l'éternel pour juger les autres et s'extérioriser jusqu'à eux. Ne sacrifiant rien à la cause commune, demeurant toujours seul de son avis et plus catholique, bien entendu, que le pape, il finissait par ne relever que de lui-même, anathématisant tout le monde. Il m'arriva un jour, sombre

comme un prédicateur de carême et, dès la porte, m'annonça que *je vivais en concubinage avec mon mari* et que cela ne pouvait pas durer ! Je sautai en l'air, croyant qu'il me répétait quelques propos de rédaction, pour aller lui chercher mes papiers d'identité, mon contrat de mariage... un peu plus je lui aurais sorti le discours du maire et même l'article de Jean Lorrain me couvrant de fleurs d'oranger avec le tact qui caractérisait les articles laudatifs de ce délicieux camarades.

— Ce n'est pas être légitimement mariée, Rachilde, que de l'être seulement devant les hommes... et je compte bien, ma chère amie, que, grâce à l'influence de mes prières, vous allez repasser par l'Église où je veux vous servir de témoin.

Je ne donnai pas suite à ce mirifique

projet, très probablement parce que je terminais un livre à ce moment-là.

— Vos livres, Rachilde, où il n'y a jamais de viande... c'est encore eux, peut-être, qui plaideront pour vous là-haut !

... Et puis il y eut l'histoire du duel ! Je ne connais pas de drame de conscience plus affreux. Écrivant dans *Gil Blas*, il avait grand'peine à demeurer lisible pour les frivoles abonnés de ce journal, et quand il parlait d'amour, dans ses contes, il devenait tellement effarant qu'on le taxait de pornographie. Il ne blessa pas que la morale courante, il eut aussi l'idée malencontreuse de malmener un célèbre critique dans son divin langage d'aumônier des croisades auquel il mêlait, pour la circonstance, quelques termes des Halles. Ce fut abominable. L'autre (il était si célèbre que j'ai oublié

son nom) lui dépêcha deux de ses amis... pour une réparation par les armes.

— Monsieur, répondit Léon Bloy, ma religion me défend de me battre, mais lorsque les j...-f... dépêchés par vous apparaîtront sur le palier de mon sixième, ils seront immédiatement précipités dans la cage de l'escalier où ils arriveront en bas dans l'état que vous pouvez supposer !

Ni les adjurations de tous les confrères, ni les supplications du directeur ne purent vaincre son entêtement et il fut chassé de la rédaction. Or cet homme, comme franc-tireur, en 70, s'était particulièrement distingué... mais le dieu de la guerre permet de venger les injures faites à la patrie et non pas une injure personnelle.

Il y eut aussi la belle histoire de *la princesse*, qui donnera la mesure de cette

étrange mentalité d'homme tellement simple qu'il en touchait à l'enfance. Je recevais chez moi une fantasque personne que nous appellerons *la princesse* tout court, parce qu'elle a joué un certain rôle à Paris dans la politique et dans la littérature. Cette charmante créature était Russe, par conséquent complètement folle, et se permettait tous les caprices les plus dispendieux. Elle ne sortait qu'en troïka en plein Paris, et possédait les plus beaux chevaux du monde, mais comme elle avait le malheur d'être borgne, elle les conduisait de travers, montait sur les trottoirs au grand effroi des passants, ce qui finissait toujours par des contraventions. Ladite *princesse* avait eu l'honneur de verser Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe en revenant du Bois avec l'illustre vieillard, ce dont elle sem-

blait très fière. Un mardi, la sympathique grande dame russe rencontra Léon Bloy. Ce fut le coup de foudre. Ce bonhomme, taillé en athlète et grondant toujours comme un ours, attira l'œil droit ou gauche de cette femme, plutôt fatale, et elle me déclara que puisqu'il était pauvre, elle désirait lui venir en aide. Cette fantaisie me donna de l'inquiétude ; pourtant Bloy, à ce moment-là, cherchait à faire éditer un de ces ouvrages inouïs que les bibliophiles se disputent à prix d'or, de nos jours, mais dont les éditeurs, jadis, avaient une salutaire terreur car ils ne se vendaient point. Le *Mercure*, jeune encore, ne pouvait pas tout imprimer ; enfin, Léon Bloy et moi, pour ne pas parler le langage des pères de l'Église, nous nous montâmes le coup !... On prit jour pour une lecture :

« Je lui ferai passer les frissons des saints anges en présence du Seigneur », me déclara Léon Bloy rayonnant d'espérance. Moi, je doutais fort que ce genre de frisson intéressât beaucoup notre capricieuse protectrice... Trois heures... quatre heures... cinq heures... six heures. Bloy usait le tapis du salon du *Mercure*, peu épais de sa nature, à l'arpenter en soufflant comme un phoque pour s'éclaircir la voix... Enfin, le timbre retentit... et la bonne m'apporte un télégramme. Je ne résiste pas au plaisir de le copier :

« Ma chère petite Rachilde, je ne viendrai pas au rendez-vous avec cette espèce de prêtre défroqué que vous m'avez présenté l'autre jour parce que j'apprends qu'il a refusé, dernièrement, de se battre en duel. Ce n'est certainement pas un galant homme et je ne vous comprends

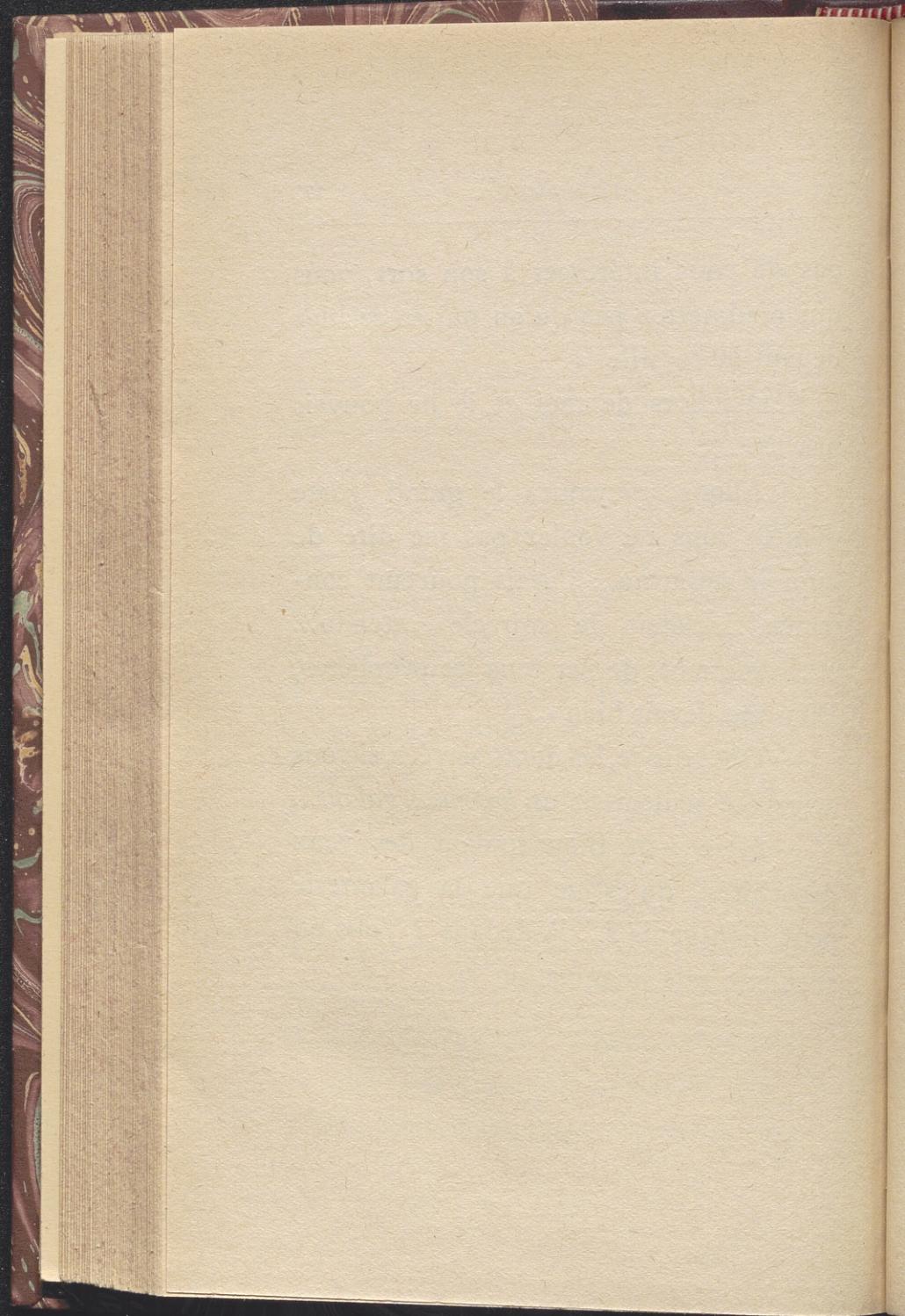
pas de vous intéresser à son sort, vous qui n'admettez pas qu'on puisse reculer devant la bataille. »

J'étais hors de moi et je ne pouvais pas lire...

— Allons, murmura le grand gosse dépité, vous ne voulez pas me dire de quoi il retourne... j'avais pourtant confiance... c'était le miracle attendu... et... vraiment, de par tous les prophètes, Dieu me devait bien ça !

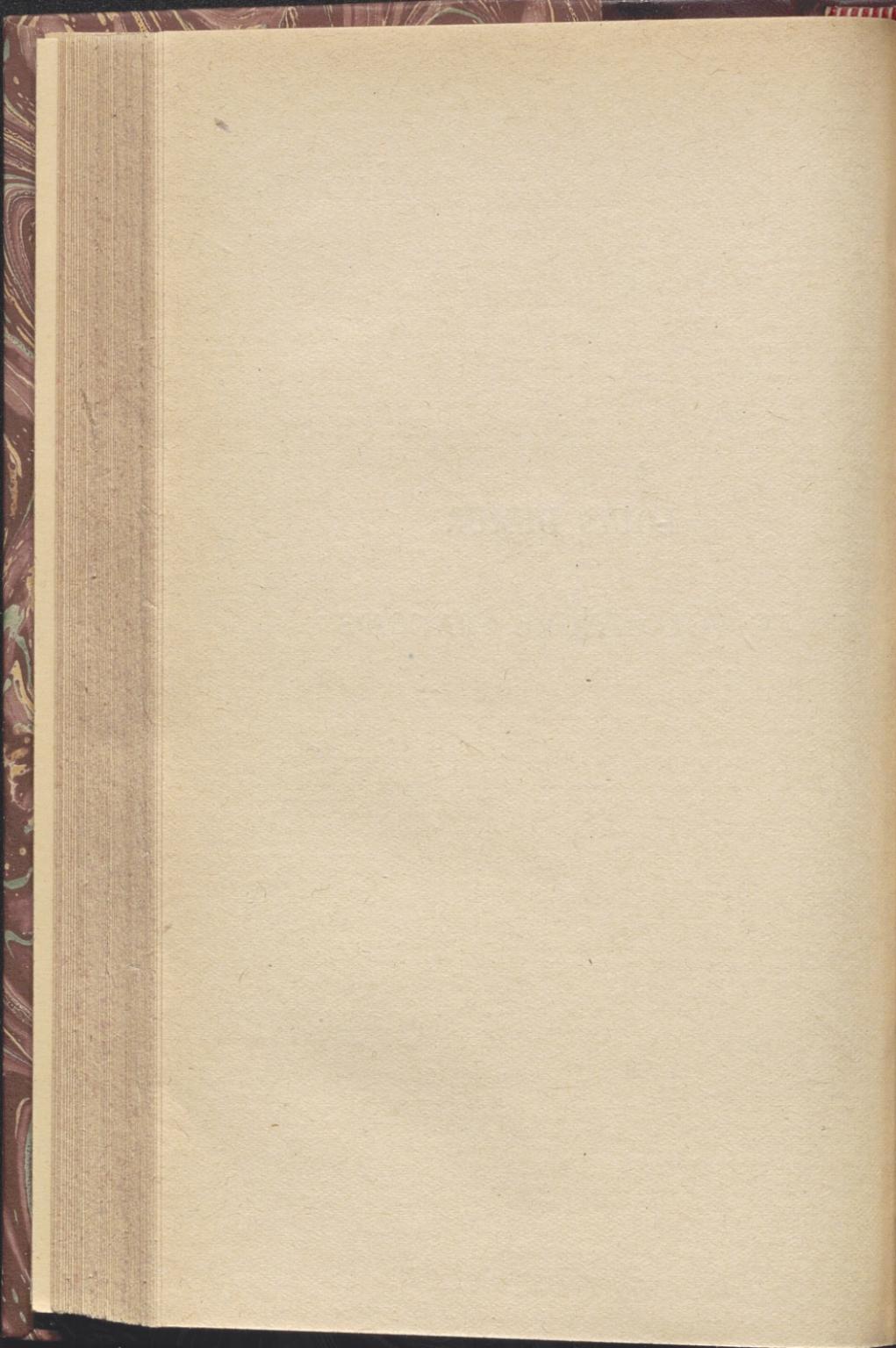
— Oh ! dis-je, les dents serrées, si vous aviez été seulement un *homme... galant...*

— Hein ? fit Bloy roulant des yeux désorbités, qu'est-ce que la galanterie peut bien venir f... là-dedans ? Vous en avez une sale imagination !..



LOUIS DUMUR

LE VOLONTAIRE FRANÇAIS



DEPUIS plus de trente ans, Louis Dumur vit au *Mercure de France*. Non seulement il y vit mais il aide à le faire vivre. J'ai donc quelque raison de le bien connaître et d'avoir pour lui une sincère admiration, très motivée. Homme d'une probité exemplaire, travailleur héroïque, poète et dramaturge, romancier dont les romans, terriblement documentés, font foi en face de l'histoire de la grande guerre, le célèbre auteur de *Nach Paris* est une de ces figures graves, un de ces caractères entiers, qui forcent l'estime des honnêtes gens et mettent *les autres* en rage !... Il parle et peut traduire six ou sept langues, a lu tout ce qui est à lire, classiques ou modernes, et cherche à apprendre tout ce qui doit

s'apprendre. Je constate que le travail, le plus austère des devoirs accomplis, conserve. Louis Dumur ne vieillit pas, ne change pas ; tel je l'ai vu arriver au jeune *Mercure*, à son retour de Russie où il vécut plusieurs années en qualité de professeur, tel il demeure, à peu de nuances près, dans le vieux *Mercure*, qui lui non plus ne change pas de physionomie, austère érudit sous sa soutane violette, tour d'ivoire en demi-deuil littéralement inabordable pour une époque débordant, en général, toutes les règles de la bien-séance.

J'ai l'habitude de juger les hommes de lettres, non d'après mes préférences, mais d'après les besoins d'une logique sociale que je respecte beaucoup si je m'en sers assez peu. Je ne vois rien de plus opposé que nos deux tempéraments d'écri-

vains : Dumur est un esprit sage, pondo-  
ré, quoique un sectaire protestant en  
sa qualité primordiale de Suisse de la  
bonne roche ; je suis une fantaisiste vieille  
France sans frein ni loi, et si j'ai l'amour  
de la logique, souvent, par esprit d'oppo-  
sition, j'ai une grande estime pour les gens  
raisonnables. Ce pourquoi nous nous en-  
tendons très bien Louis Dumur et moi, et il  
y a tout à parier que si j'avais été seulement  
une femme de lettres et lui un simple  
sectaire protestant, nous serions depuis  
belle heure brouillés à mort ! Mais il est  
un point sur lequel nous nous retrou-  
vons toujours et ce point-là ce n'est pas  
rien puisque c'est la France. La guerre  
nous a unis dans une férocité commune :  
la haine de l'ennemi parce que, lui et  
moi, nous avons appris à le bien connaître,  
à ne rien oublier à cause de nos deux

mémoires aussi cruelles que des mémoires d'historiens faisant un sort romanesque ou légendaire à tous les détails... ce que, naturellement, les *défaitistes*, les *anti-militaristes*, les *internationaux* de mauvaise foi et les bons petits snobs de cénacles littéraires ne nous pardonneront jamais.

Il paraît que nous sommes *ridicules* tous les deux ! Dans l'époque singulière où nous finissons de vivre *la nôtre* rien, vraiment, ne peut nous faire plus de réclame qu'un bon ridicule... si j'en juge par les petits camarades... et pour nous *la séance continue* !

J'ai eu l'honneur de défendre Louis Dumur au *Faubourg* ; ce fut mon premier démêlé avec le grand public, toujours fanatisé par Léo Poldès, cette si curieuse figure moderne qui a l'autorité

d'un tribun tout en conservant à sa tribune la plus entière impartialité. Ce jour-là un beau jeune homme, devenu député depuis, tant à cause de sa réelle éloquence que pour sa jolie silhouette (les foules sont des femmes qu'on prend surtout par les apparences aimables), se mit en devoir de démolir Louis Dumur et, ma foi, il n'en laissa rien parce qu'il préparait son entrée dans le Parlement. J'ai remarqué que pour devenir un député socialiste on commence toujours par le communisme à tous crins, de même qu'un député socialiste quand il devient ministre finit par se découvrir *nationaliste*, forcément. Au *Faubourg*, on attaque d'un côté, mais de l'autre on permet la défense... et Léo Poldès qui a l'œil de l'aigle quand il s'agit de saisir le tremblement d'indignation d'une... souris,

se précipita de toute sa hauteur sur moi en me demandant si j'avais quelque chose à dire, *en français*, pour la défense.

Alors, entre autres plaisanteries, presque *gauloises*, je déclarai ceci, aux gens qui me menaçaient de leur courroux : « Je préfère un Suisse qui fait bon Français au mauvais Français... *qui fait Suisse !* » Ce n'était pas très sérieux, mais ça fit éclater la salle et je pus dire ensuite quelques autres vérités, un peu plus convenables.

Je détache d'un grand article de Blasco Ibañez un paragraphe de sa préface de la traduction espagnole de *Nach Paris* : « Dumur a une grande supériorité sur les autres romanciers de la récente guerre. Il connaît l'allemand comme sa propre langue et il a beaucoup vécu en Allemagne où il a pu emmagasiner toute

espèce d'observations conscientes et subconscientes sur la psychologie germanique. »

Moi je ne connais pas du tout l'Allemand, je n'ai donc pu le juger que par ses actes... mais ça m'a suffi pour le détester parce que je suis persuadé que chez lui *la parole* ne signifie rien.

Maintenant, je dirai mon goût particulier, dans l'œuvre de Louis Dumur, pour ses récits de jeunesse, d'une délicieuse fraîcheur de ton et d'une grande sensibilité poétique : *les Trois demoiselles du père Maire*, *l'École du dimanche* et *le Centenaire de Jean-Jacques Rousseau*. Et, plus tard, *le Coco de génie*, qui vint mettre à la grande lumière de la publicité le don satirique de l'auteur, cette manière de forcer la gaîté du lecteur par les raisonnements les plus imperturbablement graves

sur un cas de folie... beaucoup plus fréquent qu'on ne le pense : *l'art de plagier*.

Puisque aussi bien j'en ai l'occasion, je citerai les dernières lignes de ce récit, qui atteignent à la plus haute philosophie et à la meilleure des morales :

« Au fond, qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration ? Qui sait si les hommes de génie ne sont pas des somnambules ? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité existant déjà dans d'autres planètes ou dans d'autres mondes peut-être, que nous ne soupçonnons pas. Un philosophe n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses ? Qui sait ? »

Hum ! Ce que je sais bien, moi, c'est que de tout temps il y eut les voleurs et les volés. Ça fait tout de même deux races !

REMY DE GOURMONT

LE LIBERTIN MYSTIQUE



DEUX passants, un monsieur et une dame, sont arrêtés devant une petite boutique d'antiquaire comme il y en a tant dans ce vieux quartier Latin. Le monsieur, un peu en arrière, examine la dame et la dame, le nez sur le vitrage, contemple une potiche.

— Madame, ce n'est pas du ming !  
Vous perdez votre temps.

— Mais, monsieur, qui vous demande votre avis ?

(La dame est certainement une personne originale. Elle porte un feutre d'homme sur des cheveux courts, non pas blonds mais oxygénés, des vêtements discrets, de coupe droite, et sous son bras un livre qu'elle a l'intention d'aller

REMY DE GOURMONT

LE LIBERTIN MYSTIQUE

lire au jardin du Luxembourg. Le monsieur, de tenue modeste, un peu négligée, montre le visage pâle et souffrant de l'ouvrier d'art qui demeure longtemps penché sur son établi où il burine des bijoux, à moins qu'il ne puisse être un relieur, un de ces maîtres du livre qui lui donnent son dernier tour de main, son habit de gala pour aller dans le monde. Cet homme a les yeux bleus, d'un azur fané, des cheveux plats, un peu collés à sa tête, imitant certaine coiffure de séminariste. Est-il vieux ou jeune ? Malade, certainement. Sa bouche est rouge d'une fièvre inconnue, ses yeux, par instants, s'embuent d'une humidité inquiétante. Son accent est celui d'un personnage qui ne connaît pas d'empêchement à sa pensée, fût-elle très libertine, et qui ne mesure jamais une aventure à sa

propre force. Il la tente par caprice d'abord, ensuite la développe par amour des subtilités.

— Je vous en prie, cher monsieur, ne me suivez pas, car c'est vous qui perdriez votre temps ! (Sourire ironique, et la dame traverse la chaussée pour entrer au jardin.)

*Le monsieur qui suit* : On ne perd jamais son temps quand on ne veut rien. Je me laisse toujours glisser sur une pente mais *sans but*, car ce serait bien vulgaire, parfois dangereux.

*La dame* (agacée, qui ne peut pourtant pas s'empêcher de trouver une certaine saveur littéraire aux paroles dites d'un ton bas, très railleur, tout en dissimulant, en essayant de dissimuler, un léger bégaiement) : je ne sais rien de plus odieux que les suiveurs *sans but...* parce que

les suiveurs *sans but...* on ne peut pas les faire arrêter.

(Arrivée dans une allée déserte, la dame s'assied sur un banc. Elle a soif d'air et vit enfermée chez elle, prisonnière d'un travail exténuant.)

*Le monsieur* : Vous êtes pour la manière forte ?

*La dame* : Quand le cas en vaut la peine, oui. (Elle ouvre son livre, à une page cornée, s'absorbe dans sa lecture puis lève les yeux parce que le monsieur s'est mis à parler tout seul. )

*Le monsieur* : Les deux sexes n'ont pas d'autre dérivatif à leurs propres histoires que celles des autres. Une femme qui lit cherche son visage dans un miroir qui lui présente l'objet de ses vœux ou par l'espérance ou par le souvenir. Quelle erreur de se condamner aux

formes impalpables ! La volupté de l'heure ne se retrouve pas car l'heure ne sonne pas deux fois de la même volupté. Vous avez un profil grave, madame, que dément un sourire gai. Vous aimez la vie et vous en avez peur, comme ces nageuses qui décident de traverser la Manche et ont la crainte puérile de se mouiller les pieds dans le ruisseau d'une rue parisienne. Vous lisez, je crois, l'histoire d'*Irène, impératrice de Byzance*. Vous avez choisi cette lecture ou on vous l'a imposée ?

*La dame*, malgré elle : Comme vous, je ne choisis pas ma pente. Le livre me fut, en effet, imposé par... un ami.

*Le monsieur* : Nous y arrivons ! Vous avez un ami. Le terrain que peut gagner un homme sur un homme c'est de savoir que *l'autre* existe.

*La dame ferme résolument son livre : Pourquoi diable parlez-vous par aphorismes et surtout en dedans, pour vous encore plus que pour moi ? C'est fatigant, vous savez ?*

*Le monsieur*, très ému : Vous me plaisez extrêmement. Un être malheureux et d'une certaine intelligence se sentirait si bien de se confier à l'inconnue pour se reconnaître en elle, à jamais libéré du tourment de chercher. Je ne suis pas riche, je ne suis pas beau, mais je possède une immense ferveur de la créature humaine et je sais tellement ce qui lui convient pour son entier épanouissement ! Les roses simples ou doubles, de l'églantine jaune striée de brun, dite la japonaise, à la rose France opulente et royale, aucune de ces fleurs ne se passe de jardinier habile au pincement des

greffes. Vous êtes une fleur pâle qu'habitent les deux scarabées verts de vos yeux et leurs cils sont leurs pattes chatouilleuses. Je vous ennuie ?

*La dame* : Non Vous me faites seulement la cour et j'ai horreur de ça. Je venais pour me délasser de ma prison et je vois bien que la liberté est un leurre... Vous êtes, cependant, un homme intelligent, aimant aussi la liberté, au moins de vos propos, et vous allez me forcer à m'en aller... parce que je ne suis qu'une femme et que vous n'êtes qu'un homme... je suis surtout une ouvrière si fatiguée !... Un bon mouvement... allez plus loin, les aventures que vous cherchez ne vous manqueront pas... surtout dans la rue voisine.

*Le monsieur* : Je vais m'en aller. Seulement, il faut me promettre de revenir

ici, demain. Vous êtes curieuse de moi, je le devine.

*La dame*, qui étouffe son envie de rire : Oui, oui, je reviendrai, cher monsieur. Je suis, en effet, curieuse mais pas à la façon des autres femmes. (Elle laisse tomber son livre, dans un mouvement d'impatience, le monsieur le ramasse et prend un paraphe, sur la page de garde.) Moment de silence.

*Le monsieur, étonné* : Vous pouvez lire du Paul Adam, vous ?

*La dame* : Il le faut bien puisque c'est l'ami dont je vous ai parlé. Il aime à savoir ce que je pense de ses livres.

*Le monsieur* lit la dédicace qu'elle lui souligne de son index, car elle comprend que ça ne peut pas la compromettre beaucoup. Cet homme est un maniaque... bien élevé. Il fait un geste ahuri :

— Alors, oui, je m'en vais... et vous ne reviendrez pas. C'est une aventure qui... qui tourne court. Je... je vous fais mes excuses... madame.

Il s'en va tout doucement, traînant un peu les pieds et ne se retourne pas. J'imagine qu'il doit être seulement de très mauvaise humeur. Ce n'était pas probablement une femme de lettres qu'il cherchait à conquérir. Singulier homme, espèce de libertin mystique posant des jalons intellectuels sur la route de Cythère.

Cet homme, je le sus plus tard, c'était Remy de Gourmont, le plus célèbre de nos philosophes modernes...

. . . . .

... Lorsque je revis *mon suiveur* du jardin du Luxembourg, je fis semblant

de ne pas le reconnaître et il eut le bon goût de m'imiter. Nous fûmes d'excellents camarades à cela près qu'il ne me pardonna jamais d'être une femme de lettres, ce que j'ai d'ailleurs trouvé naturel. L'homme, de lettres ou non, est un animal qu'il ne faut jamais décevoir, même quand c'est lui qui a tort. Miné par une cruelle maladie, l'auteur du *Latin mystique* et de tant de chefs-d'œuvre aujourd'hui en honneur sur les rayons de toutes les bibliothèques eut la vie la plus misérable qui puisse être. Défiguré, obligé à l'existence d'un reclus, n'osant pas sortir de chez lui sans une ombrelle par n'importe quel temps, cet homme de tempérament ardent, presque un impulsif, dissimulait sous les perpétuelles fantaisies de ses paradoxes le désir qu'il avait de vivre comme les autres hommes.

La gloire, la gloire *aphrodisiaque*, lui apporta toutes les consolations qu'elle prodigue à ceux qui ne peuvent plus s'en servir. Il eut tous les *snobs* à ses pieds l'entourant de leurs hommages plus ou moins intéressés, venant se frotter à son froc de bure parce qu'une célébrité est toujours une proie digne d'être conquise, de n'importe quelle façon. On le guérit de son mal, un lupus de la tuberculose, en y employant l'électrolyse, ce qui défigura complètement ce pauvre visage, si clair, dans sa pâleur studieuse. Bénédictin du couvent de la pensée, descendant de plus en plus dans les arcanes de la science du bien et du mal, espèce de docteur Faust renonçant à la jeunesse et à l'amour pour mieux savoir ce que peut gagner l'âme à la douleur du corps, il fut, à mon avis,

plus grand par sa misère... et plus respectable.

Un jour, au *Mercure*, devant plusieurs de nos intimes il laissa échapper une plainte, si poignante dans son enfantine expression de désespoir, qu'il me donna un étrange frisson. Rien n'est atroce comme le cri qu'arrache, à un être orgueilleux, le sentiment d'une infériorité physique :

— Quelle femme, à présent, osera seulement me regarder en face ?

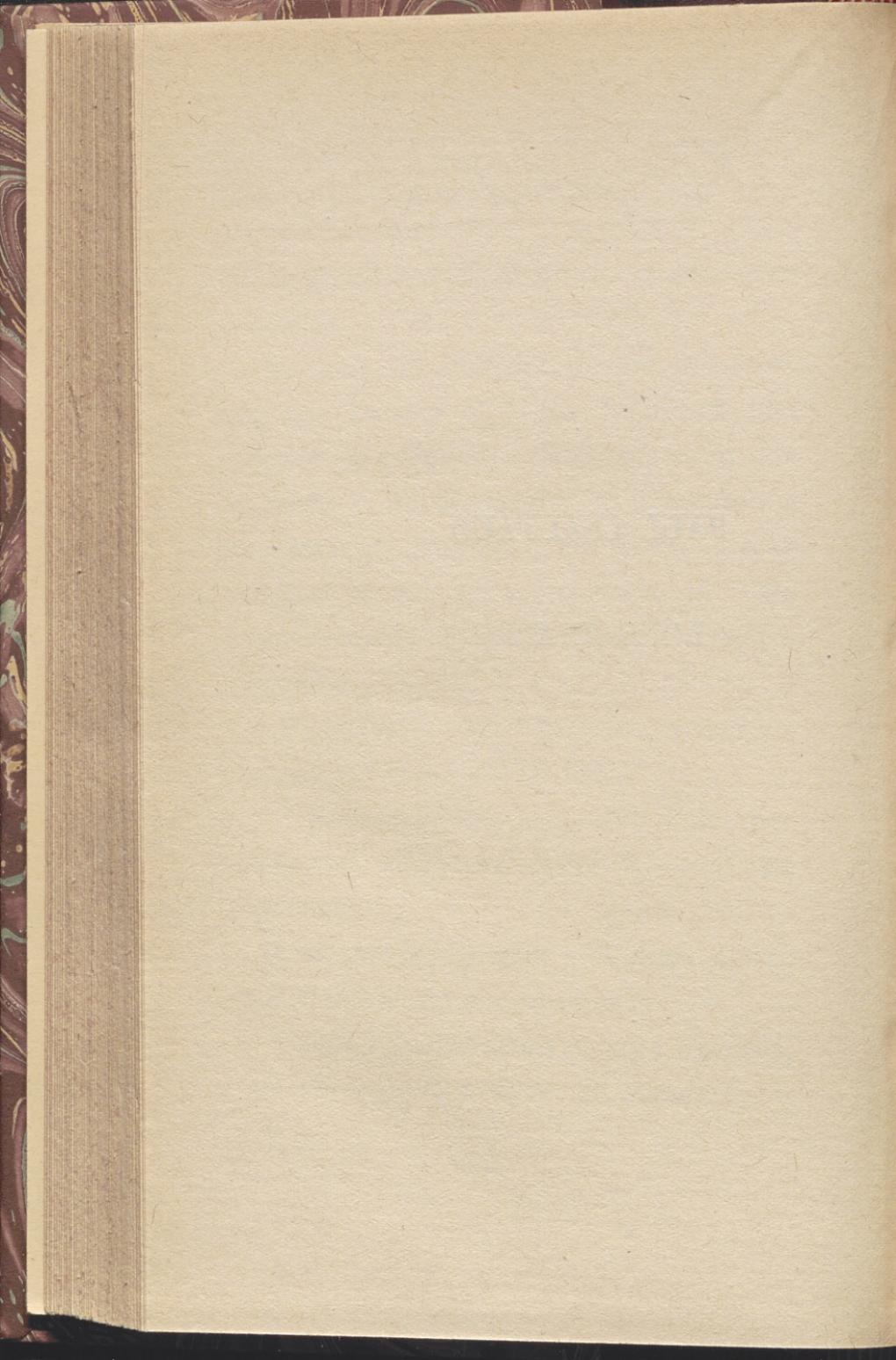
— Vous exagérez toujours, mon cher paradoxal, dis-je en riant et voici une réponse.

Je lui pris la tête dans mes deux mains et je l'embrassai sur le front.

— Oui ! fit-il avec un sourire navrant, *c'est parce qu'il y avait du monde !...*

PAUL LÉAUTAUD

L'INSOCIABLE



JE n'aime pas Maurice Boissard dans ses œuvres littéraires parce que je lui préfère Paul Léautaud dans sa grande œuvre mystique. Je trouve que l'héroïsme est bien au-dessus de l'esprit. On ne peut pas avoir beaucoup d'esprit sans être méchant. On ne peut pas être un véritable héros sans être bon. Maurice Boissard méprise l'humanité, surtout l'humanité des lettres, et, cependant, cette singulière ménagerie contient des animaux intéressants dont il convient d'avoir pitié, des chats perdus, des chiens enragés, des tas de fauves rugissants plus ou moins misérables. Maurice Boissard cravache tout, sans distinction de sexe ou de ridicule, et il est injuste comme tous

les révoltés en face des sociétés esclaves de quelques préjugés. L'injustice c'est la tyrannie des gens trop libres qui prennent le droit de se moquer du monde. Le jour où Maurice Boissard sera de l'Académie, comment s'arrangera-t-il avec ses victimes, qui en seront également ?

Dans le tonneau d'ivoire du *Mercure de France*, ce redoutable Diogène est à l'abri et, pas plus Alfred Vallette que Louis Dumur ne tolère qu'on le vienne dénicher pour lui chercher noise.

Et puis il est l'auteur du *Petit Ami*, des *Poètes d'aujourd'hui*, en collaboration avec Ad. Van Bever, d'*In Memoriam*, du *Théâtre*, des *Chroniques*, de *Passe-temps*, de *Madame Cantili*... Il a le bagage d'un monsieur sérieux qui ricane au nez et à la barbe d'autres personnages sérieux,

seulement il leur fait peur... et parce qu'ils ont peur de lui, ils restent graves, perplexes, se demandant pourquoi il est insociable. Moi je le sais et je vais tâcher de leur expliquer ça...

C'est parce que Paul Léautaud est un saint si Maurice Boissard est un homme de lettres...

Vous ne comprenez pas ?...

Où ? Dans quelle rue de Paris ? Dans quel coin de banlieue ? Ce serait un crime de le dire. Un crime de lèse-fraternité : *on l'accablerait sous le nombre* ! C'est dans un chemin étroit, un raidillon ressemblant, l'été, à un ravin désséché, l'hiver à un torrent quand il pleut. Et voici un homme, dans le brouillard de décembre, qui monte ce calvaire, ce dur chemin glissant. Il le monte depuis bien longtemps, été comme

hiver. Il est chargé, toujours très chargé, il paraît vieux... (Ah ! laissez-moi rire, vous rire au nez, gens du monde ou gens de lettres ! On n'est pas vieux quand on a une belle passion. Il ne faut pas s'imaginer qu'on vieillit en gardant en soi une flamme très haute qui purifie tout ce qu'elle touche. On se consume, oui, mais ça réchauffe !)

Voyez donc comme il porte allégrement tous ses fardeaux en se rapprochant de son but ? Son lourd sac de pain, sa musette de soldat très remplie et, encore dans ses poches, des tas de petits paquets, tout un ravitaillement encombrant, grotesque, mais qui lui semble léger. *On* l'attend, *on* le guette, *on* l'espère, et sur ce masque de comédien excédé de son rôle descend, dans les ténèbres, l'aube d'un sourire. Il ne fait plus partie

de notre humanité, de notre société, littéraire ou non, et il s'embellit de la clarté d'un ciel inconnu à nos vulgaires ambitions : *il est heureux.*

Il arrive et la maison est sombre dans ce brouillard glacial, entourée d'un jardin brouissailleux, hostile. Ce n'est pas tout à fait la villa du rentier. (Il l'a prise comme il l'a trouvée.) Pas d'allée sablée tournant autour d'un rectiligne massif de fusains éternellement verts... Mais, tout à coup, la nuit s'illumine, des étoiles brillent, jetant leurs feux changeants, phosphorescents de rubis, d'émeraudes et de topazes. Des yeux s'ouvrent comme des fleurs, tous ces yeux-là sont fixés sur l'homme, l'en-guirlandent, le pressent, sautant les uns sur les autres, le convoitent comme leur proie, l'auréolent d'un rayonnement d'astres. Il est le centre d'un nouveau

monde, d'un cercle de joies frénétiques : c'est le sauveur, le père, le maître, c'est Dieu...

Il fait froid, il fait nuit. Aucune lampe n'est encore prête, il n'y a pas de foyer. La bonne est partie, comme elles s'en vont toutes quand le travail ne leur plaît pas.

Qu'importe, l'homme a un peu voulu cette solitude. Il l'a même préférée...

De ces êtres, aux langages gutturaux, aux cris de ferveur diabolique, émane une telle chaleur, sort une telle ardeur d'amour que rien ne peut égaler, dans les paradis mondains, cet enfer de voluptés sauvages. Je pense qu'à ce moment-là l'homme, s'épongeant le front et leur tendant ses mains à lécher, doit pouvoir s'écrier, réalisant la suprême béatitude : « Enfin, seuls ! »

Et quand il a distribué à tous le pain quotidien, quand il a pansé les plus malades, les plus petits, ceux couverts de plaies, ceux couverts de boue et aussi celui qui l'attendait pour mourir plus doucement dans ses bras, celui à qui l'homme songeait en répondant un peu durement au romancier : « Monsieur, votre manuscrit vous est rendu ! » il va se coucher à son tour, enveloppé du grand murmure de toutes ces respirations courtes, de ces halètements de tortures qui s'endorment inconsciemment consolés par son unique présence.

Cependant, me direz-vous, pourquoi pas une compagne, une épouse, une amie, une vraie gardienne de la demeure sombre ?

Les passionnés ne sont pas confiants. On m'a raconté l'histoire d'une femme

encore jeune, jolie, très blonde, touchée de la même grâce d'état d'âme farouche, possédée de la même généreuse manie, et cette femme éprise de l'apostolat — ou de l'apôtre — parlait — d'autres passionnés exagèrent — d'essuyer la poussière des souliers de cet homme, de cet illuminé avec l'or de sa chevelure, absolument comme l'antique Magdeleine ! Et l'homme lui répondit, dans un ricanement sec : « Non, madame, allez-vous-en d'ici, car vous seriez capable de laisser tomber vos cheveux dans la soupe de mes chiens ! »

Et il a beaucoup de chiens, et il a beaucoup de chats, toutes sortes de bêtes souffrantes, agonisantes, qu'il ramasse aux hasards des rencontres.

Hélas ! des fortunes lui couleraient des mains et aussi des chevelures d'or,

que rien ne saurait laver la grande souillure de l'humanité, la tare que représente l'injuste douleur infligée à *l'animal*, et c'est pour cela qu'il jette tout ce qu'il possède, y compris son cœur, dans le gouffre de sa propre pitié.

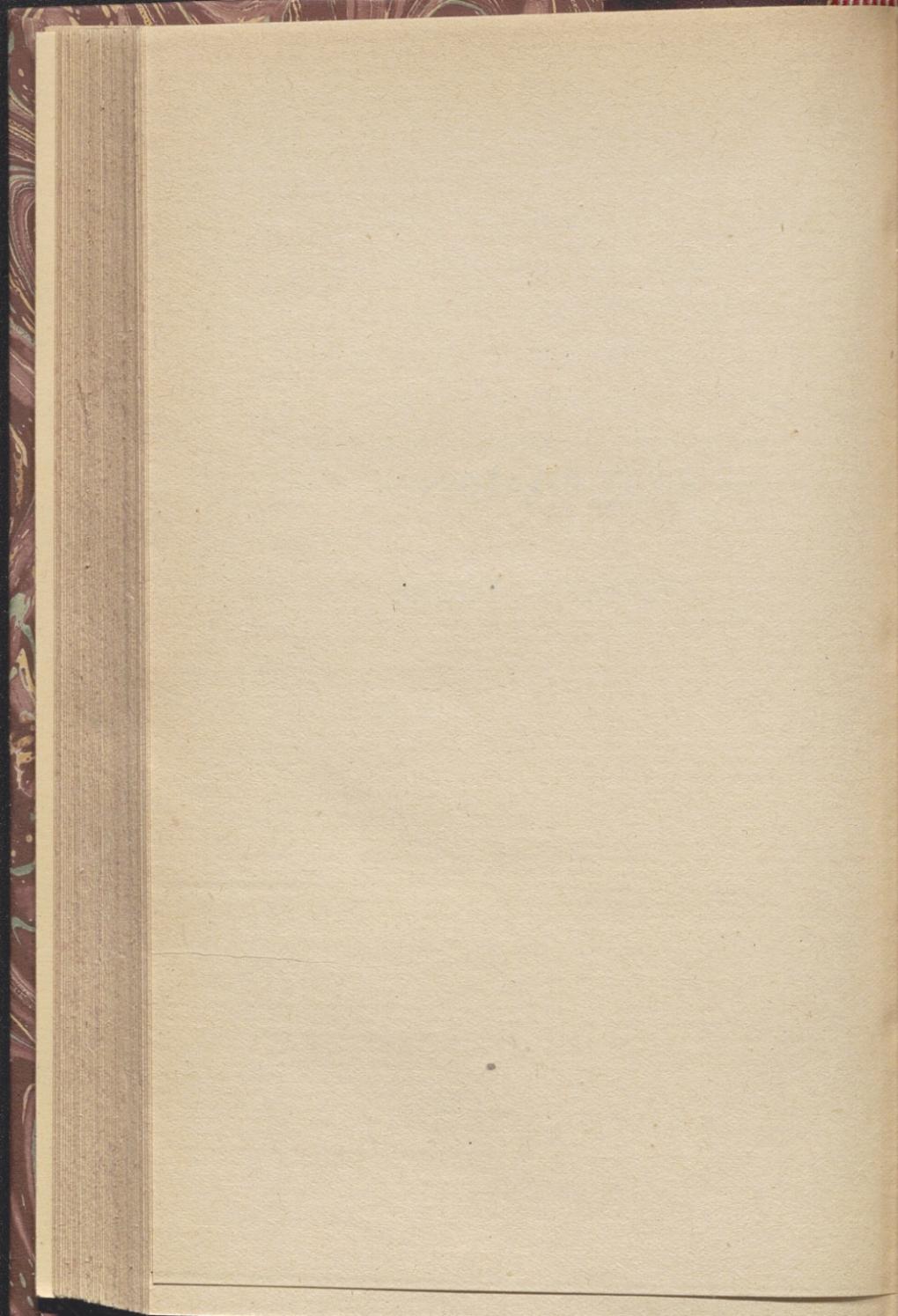
Nous sommes beaucoup qui lui ressemblons, à cet homme, le héros de la plus effroyable des aventures : devenir le champion d'une cause perdue d'avance puisqu'il n'y a rien à y gagner, ni gloire ni argent, pas même l'estime de ses contemporains... Mais nous sommes, avouons-le, moins braves que lui. Nous ne savons pas nous affranchir de tous les préjugés, nous nous cachons pour savourer notre passion et cela est honteux... comme tout ce qui se cache.

Ah ! si nous étions vraiment libres, nous qui sommes légion !

Nous nous battrions contre l'égoïsme humain, nous réduirions peut-être le cercle de torture où sont parqués les innocents. nous remplacerions le Créateur, qui après les avoir créés les oublie, ...cela vaudrait bien la littérature, la sienne, la mienne ou celle des autres !

LÉON DELAFOSSE

L'ENFANT-MAITRE



**P**RINCE lointain ? Plutôt distant, comme tous ceux qui furent comblés, dès leur berceau, de tous les dons féeriques. Par le chemin, souvent parcouru, des réalités somptueuses, il remonte vers le rêve, son premier pays. Que pourrait-on lui offrir et que peut, pour lui, la publicité, cette vulgaire servante de la gloire ! Il a déjà battu tous les records des enfants prodiges et cueilli toutes les palmes ! Mais ceux qui sont admis, de temps en temps, à la faveur de l'entendre ont, à sa place, l'ambition qu'il n'a pas, voudraient le faire descendre de plus en plus vers le grand public. Dans une dernière conférence qu'il fit à Genève, il souleva des foules...

et l'on prétend que l'Amérique, la féroce amoureuse de toutes nos œuvres d'art bien françaises, eut l'idée de l'attirer chez elle. Or l'Amérique n'a guère la coutume de rendre ce qu'elle a pris !

A sept ans, Léon Delafosse fut présenté à Marmontel qui, après l'avoir écouté dans Mozart et Schubert, annonça à sa mère une carrière exceptionnelle. A treize ans, il reçut le premier prix du Conservatoire avec la *Troisième ballade* de Chopin, au milieu d'une ovation enthousiaste, et à dix-neuf ans il composait les *Chauves-souris* sur les fantasques poèmes de Robert de Montesquiou. Adulé, encensé, et comme virtuose et comme compositeur, il fut acclamé dans les principales villes de l'Europe. A Vienne, la princesse de Metternich, celle-là même qui avait fait jouer le *Tannhauser*

à Paris, lui demanda de se faire entendre à la Philharmonique. A Londres, Sargent, le peintre alors dans tout l'éclat de sa palette, donna en son honneur une inoubliable fête où il vit, lui, le musicien adolescent, se former autour de son piano une guirlande des femmes les plus célèbres et les plus belles... Des fleurs, encore des fleurs et des cœurs épanouis par la grâce de son jeu, la maîtrise de son art.

Comment ne perdit-il pas la tête et comment eut-il le courage de s'isoler dans sa tour mélodieuse?...

Le voici peint par Sargent, peut-être au lendemain de ce triomphe :

Sur le visage très doux, sans dédain mais un peu mélancolique, le rayonnement blond des cheveux fait songer à une enfance encore timide perpétuée

dans un jeune homme qui se gare de tous les contacts brutaux de l'existence. L'œil est bleu comme un reflet du ciel d'Italie et le teint a cette pâleur, un peu rose, que met le soleil couchant sur les marbres des palais de Venise. Beauté triste parce que réelle. La beauté qui sourit toujours est une convention, où l'attitude souvent traîtresse de ceux qui veulent plaire à tout le monde. Léon Delafosse ne cherche pas à plaire, ni dans ce portrait ni ailleurs, fatigué peut-être d'y arriver trop fatalement et malgré lui.

Aujourd'hui l'homme, l'artiste, mûri par l'expérience, la plénitude atteinte, rit de bon cœur, de son ancien rire d'enfant, qu'il oppose à toutes les ironies apprises par ceux qui ne surent pas conserver le merveilleux don de la simplicité. Jeune, toujours jeune, de corps et

de cœur, nous sommes quelques-uns qui l'appelons : *l'enfant-maître*, tellement il nous résume la fantaisie, l'ardente volonté, la puissance éperdue de l'âme éclosé pour le seul soleil intérieur. Ce n'est pas un personnage mondain ou un virtuose en représentation qui sacrifie à des rites de comédie. On sent qu'il joue pour lui encore plus que pour les autres ; c'est bien *l'enfant-maître* qui s'amuse à jongler avec les perles précieuses des sonorités qu'il s'invente.

Une grande dame anglaise dit un jour à Sargent en parlant de son modèle :

— Savez-vous quels sont *ses dieux*, au piano ?

— Vous devriez plutôt dire : *ses anges* ! répondit le peintre avec ferveur.

L'auteur des *Tableaux du rêve*, des *Paons blancs*, de la *Grotte enchantée* et

de ce magistral *Prélude* qui, par sa fougue, ses cris de passion, fait songer au torrent furieux d'une foule de bacchantes déchaînées, est par excellence un sage. Malgré tout ce que lui a offert la vie, je crois qu'il lui demande surtout la permission de grandir à ses propres yeux, vaincre des difficultés, apprendre encore quelque chose malgré ceux qui lui crient, dans leurs applaudissements, qu'il a tout réalisé.

Si un Montesquiou et un Marcel Proust, qui ont bien connu Léon Delafosse à ses débuts, se sont éloignés de lui après avoir été ses chevaliers servants, c'est parce qu'ils n'ont jamais pu mettre sa personnalité au service de leurs propres ambitions. Et... quelque étrange que cela eût semblé à la terrible vanité de l'auteur des *Chauves-Souris* et des *Hortensias*

*bleus*, qui sait si les vers du poète, compliqués et souvent inintelligibles, ne vibreront pas dans la mémoire des hommes, par les strophes inspirées du musicien ?

... Léon Delafosse au piano, le corps droit sur sa chaise, avec de temps en temps un geste bref de son poing levé, le pouce en l'air comme en un signe de commandement, n'a rien des pianistes balayant le clavier de leur chevelure tels que peuvent encore les concevoir quelques fidèles attardés dans les temples romantiques. Celui-ci sort d'une école discrète où l'on n'a pas eu l'idée d'étudier les attitudes théâtrales. Il n'essuie même pas ses doigts à un mouchoir de dentelles parfumées, n'exhibe pas des bagues en coup-de-poing américain, ne salue pas en avant une invisible muse qui le couvre

de lauriers, ne se cambre pas en arrière, les yeux révulsés, et ne touche pas un *fa* dièze avec le front comme un certain Hongrois, les jours de grand spectacle. Il demeure simple. Quand il se perd dans un rêve de beauté il n'éprouve pas le besoin de forcer la note, trop épris de véritable grâce pour ne pas s'adapter tout naturellement à son sujet ! C'est bien l'enfant-maître qui joue !... Il joue pour lui, avec nous et avec son génie.

Voici *la Grotte enchantée*. Ce n'est pas encore l'heure de la marée montante, l'atmosphère de la grotte pacifiée par l'aurore d'un jour calme et d'une sérénité voluptueuse, rien n'y révèle le drame éternel de l'eau cherchant à envahir la terre, duel des deux éléments dont l'un, le premier, l'eau, fut un moment vainqueur pour ensuite se reculer, sur un

ordre conçu de toute éternité, mais en grondant de rage impuissante devant le corps de la sirène laissée à jamais nue : la terre ! Et en des gammes d'une douceur triste s'égrènent les cris de pauvres oiseaux réveillés dans le dernier sac de leurs nids, la mer commence à remonter. Elle berce et endort l'âpre désolation des rochers qui s'avancent loin de la grotte comme des vedettes sombres lui signalant l'approche de l'ennemi. Le chant s'élargit et s'enfle dans un chœur de plaintes presque humaines. Et lui, l'unique auditeur de cela, car, vraiment, le public ne compte plus pour qui sait entendre, il devine la bataille proche et la colère couvant sous les larmes, le torrent de larmes que grossit l'éternelle injustice du retrait de la mer. Voici qu'elle roule plus rapidement ses vagues de lapis,

de saphir et d'émeraude, elle est rendue plus agitée maintenant par les bas-fonds qu'elle est obligée de remplir (et de recouvrir de ses illusions); elle revient plus forte, plus résolue, à l'assaut de la *grotte enchantée* où dort depuis tant de siècles le souvenir de son triomphe. Allons ! Encore une tentative puisque la nature semble la lui permettre et, tout à coup, la mer lâche sa cavalerie féroce, ses chevaux blancs d'écume, plus furieux d'être retenus si longtemps en face du but, qui se ruent vers l'ouverture de l'éden comme s'ils avaient, de nouveau, entrevu la victoire. Des jaillissements de fusées, des fracas de lances droites subitement brisées sous le choc sournois de la terre, toute une artillerie tonnante... puis le sable se creuse comme sous les pas d'un géant,

de tout un peuple de géants, et l'eau pénètre en grondant dans la grotte dont l'homme a fui avec un sourire las, car il sait trop bien qu'ici rien ne dure.

Ah ! ces *Paons blancs devant le faune*, comme ils sont bien les fils de son cerveau enamouré de liliales féeries, de pureté ! *Les paons blancs*. Il nous les montres comme des princesses en costume de mariées et la traîne mirifique de leur jupe de plumes, de leur manteau de cour, plie les hauts velours des gazons. Ils arrivent, mystérieux, plus fantômes que grands oiseaux ; ils sont, parmi la noblesse animale, les effigies des reines défuntas enveloppées de leurs suaires gemmés, peut-être des apparitions de fiancées mortes au milieu des fêtes nuptiales sans avoir connu la réalité des amours... et soudain, immobiles, face au *faune* qui rit,

là-haut, sur sa stèle de marbre, du faune aussi blanc qu'eux, ils se déploient, se détendent, comme de larges éventails d'une soie crissante, brochés de lunes d'argent, ocellés de prunelles de cristal... C'est, dressé sur le fond de ce ciel à peine éclairé par la naissance du croissant de Diane, l'étendard de la merveilleuse, de la suprême, de l'inaccessible virginité...

... Et le dernier accord a la suavité d'un pétalement de nacre se brisant sous les doigts de l'enfant-maître.

Sa musique est une princesse enfermée dans une tour d'ivoire.

Lui... prince distant, comme tous ceux qui furent comblés, dès leur berceau, par des dons féériques, s'est emprisonné avec elle...

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIQUEUX

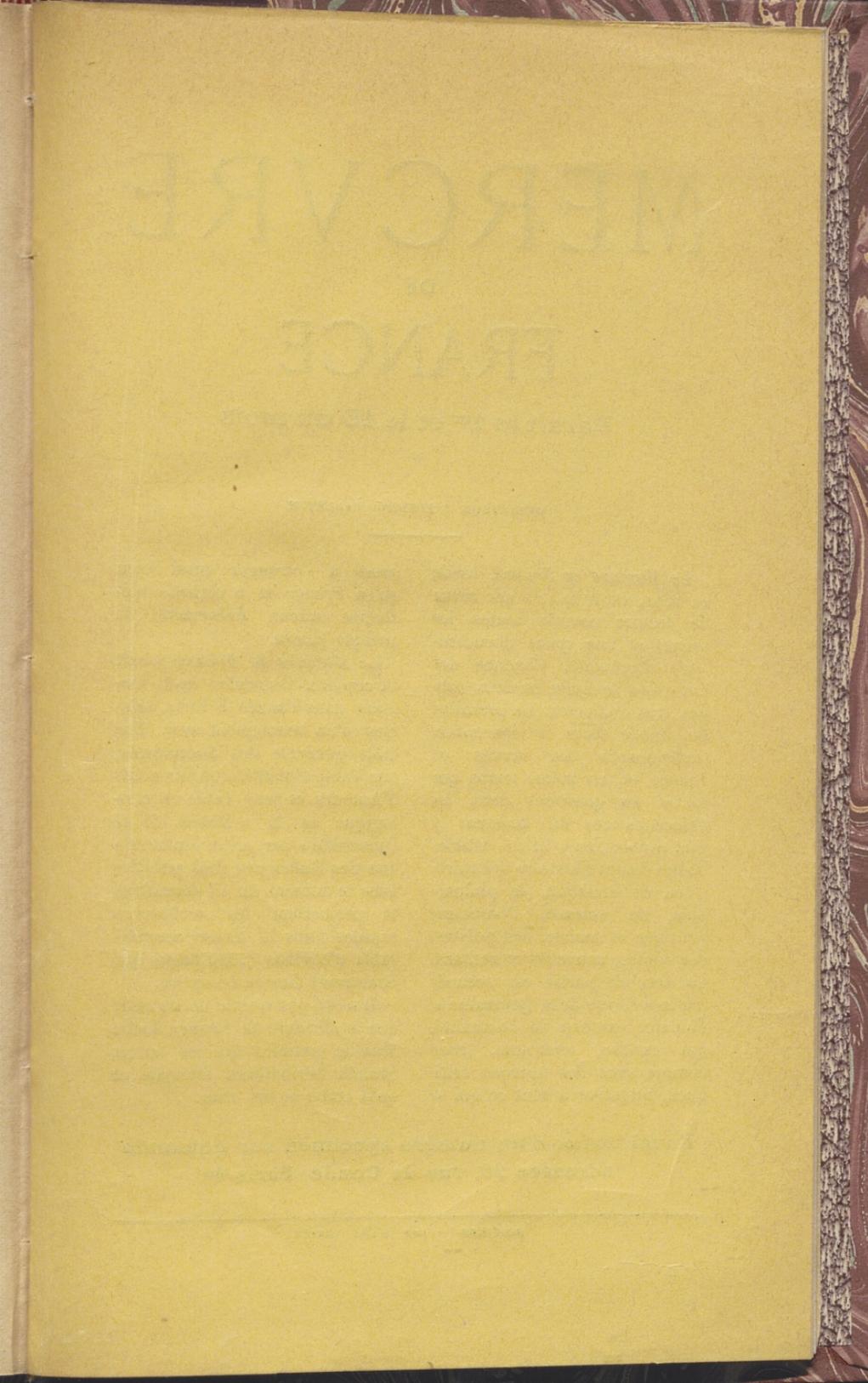
## **TABLE DES MATIÈRES**



ALFRED VALLETTE .....	I
MAURICE BARRÈS .....	19
WILLY .....	43
JULES RENARD .....	61
JEAN LORRAIN .....	77
ALBERT SAMAIN .....	93
PAUL VERLAINE .....	105
JEAN DE TINAN .....	121
LAURENT TAILHADE .....	135
JEAN MORÉAS .....	147
LÉON BLOY .....	159
LOUIS DUMUR .....	175
REMY DE GOURMONT .....	185
PAUL LÉAUTAUD .....	199
LÉON DELAFOSSE .....	211

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX





# MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

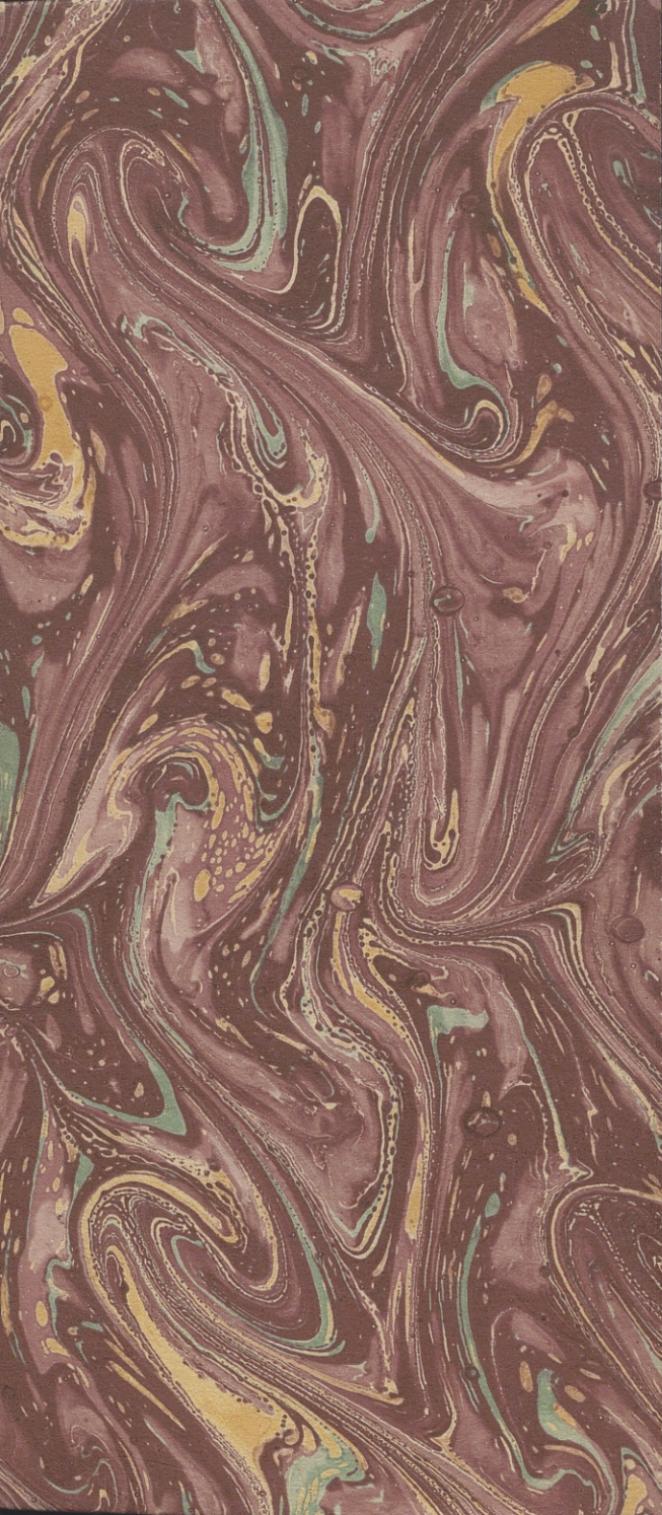
Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande  
adressée 26, rue de Condé, Paris-8<sup>e</sup>



RACHILDE  
—  
PORTRAITS  
D'HOMMES

PZ  
3185